

F N° 19

3 fr.

1^{er} NUMERO OCTOBRE 1941

Belgique 2 fr. / Bohême-Moravie 2.50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 5 kounas / Danemark 50 ore / Finlande 4.50 mk / France 3 fr. / Grèce 8 drachmes / Iran 3 rials / Italie 2 Lire / Luxembourg 25 pf.
Norvège 45 ore / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Serbie 5 dinars / Suède 57 ore / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2.50 cour. / Espagne 1.50 pes. / Turquie 12 kurus / Hongrie 36 fillér

Signal



L'air du large!...

Un sous-marin allemand. L'écoutille de la tourelle s'ouvre. Les combattants de la bataille de l'Atlantique remontent pour quelques rares minutes vers le soleil et le grand air du large. Doux moment de répit avant les prochains combats...

Cliché : Dietrich-PK.

Signal

Lisez dans le premier numéro d'octobre :

PAGE

La campagne contre l'U.R.S.S. :

- Sous le soleil de minuit
Dans les bois de Carélie, Allemands et Finnois luttent côte à côte... 6
- Le Duce au quartier général du Führer..... 8
- Les langues se délient:
Ce que racontent les «camarades» à Smolensk et aux environs. Reportage spécial de notre correspondant de guerre Hanns Hubmann... 11
- De village en village,
L'infanterie allemande progresse par bonds..... 13
- Guderian est partout
«Signal» présente le «père» des chars allemands..... 20

La lutte contre l'Angleterre :

- Chasse aux mines:
Les torpilleurs de poche italiens à la tâche..... 22

Notre article militaire sur la stratégie :

- La dernière leçon: «Le secret du vainqueur, c'est son âme»..... 18

D'Allemagne :

- Héligoland monte la garde
Reportage sur les avancées de notre ligne d'avant-postes maritimes en mer du Nord..... 15
- Le septième centenaire de la maîtrise de Saint-Thomas
Les traditions de la musique allemande se perpétuent même en guerre 22

De France :

- Vichy
Quelques vues d'une calme résidence..... 27

D'Italie :

- Les Romaines étudient l'art classique de la danse 46

Du Japon :

- Chasse au Japon
Reproduction en couleur de la «Chasse du Shogoun», chef-d'œuvre classique de la peinture japonaise..... 24

Des Etats-Unis d'Amérique :

- A l'instar de Wilson
Roosevelt mène le tam-tam de guerre..... 4

D'Amérique latine :

- La dame aux quatre colliers 40

Le conte de «Signal»

- Sur la route de l'exil avec le chien Scyth, par Peter Eckart..... 30

La Science et le Monde :

- Produits pharmaceutiques: du café et des pommes 41

Pour vous distraire :

- Creusez-vous un peu la tête!..... 31
- Ça vous plairait d'être fakir?..... 41
- Une histoire de pêche... contée par l'objectif 45

Et bien d'autres illustrations, tant en noir qu'en couleurs, de tout premier intérêt

COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG, BERLIN



Parmi tant d'autres...

Quelque part à l'Est, dans un des grands camps de rassemblement où ils affluent en masse, les prisonniers des armées soviétiques en débâcle attendent leur transfert en Allemagne. L'objectif n'a pu fixer qu'une vue

restreinte de l'immense étendue, mais le tableau qui s'offre est partout le même: des individus apathiques, sans ressort, qui ne savent que faire d'eux-mêmes. Ils se tiennent là, sans mot dire; ils se tapissent, ahuris,

dans un trou creusé dans le sable jusqu'à ce qu'un ordre les mette en route, d'un pas de somnambule, jusqu'à ce qu'ils cèdent la place à d'autres qui, à leur tour, présenteront le même spectacle Cliché: Rümmler-PK



1918: PRESIDENT WILSON IS WELCOMED IN BREST
America has declared war. Her troops are fighting on European soil. Amid tumultuous applause, the American President arrives in Brest to make an inspection.



1941: PRESIDENT ROOSEVELT WELCOMED IN NEW YORK
America has declared her determination to give all-out aid to Britain. American armaments are being raced across the Atlantic. The American President is acclaimed throughout America.

La revue anglaise « Picture Post » voit ainsi la situation

1918: Le président Wilson est chaleureusement accueilli à Brest. L'Amérique vient d'entrer en guerre. Ses troupes combattent sur le sol européen. Au milieu d'applaudissements trépidants, le président des Etats-Unis débarque à Brest, pour se rendre compte de la situation

1941: Le président Roosevelt est chaleureusement accueilli à New-York. L'Amérique vient de faire connaître sa décision d'apporter à la Grande-Bretagne son concours total. Le matériel de guerre américain traverse l'Atlantique. L'Amérique tout entière se range derrière son président

A L'INSTAR DE WILSON

Roosevelt mène le tam-tam de guerre

Comment le président des Etats-Unis pousse les Américains à la guerre contre l'Europe

Dans son dernier numéro, « Signal » a exposé l'impérialisme du dollar et montré comment il étend ses tentacules sur le globe tout entier. Nous continuons, aujourd'hui, notre série d'articles sur la politique de Roosevelt en traitant des moyens employés et des chemins suivis par le président des Etats-Unis pour faire naître, chez le peuple américain, la psychose de guerre

QUELQUES semaines après le début de la guerre, en octobre 1939, dans l'église Saint-James, à Hyde-Park, demeure du président des Etats-Unis d'Amérique, une messe solennelle fut célébrée. Sa Majesté britannique avait, en souvenir de la visite du couple royal anglais en Amérique du Nord, bien voulu dédier une Bible, et la réception du saint livre avait déterminé la cérémonie. Chez tous les peuples épris de paix, comme un rayon de soleil brillant à travers les nuées orageuses, l'espoir naissait d'une détente; on se prenait à penser que le bruit des armes allait se dissiper: c'était l'époque où l'Allemagne fit, en vain, sa première offre de paix. Mais, dans l'église Saint-James, le prêtre termina son sermon par une prière demandant à Dieu de donner à l'Angleterre « la force de pouvoir battre victorieusement tous ses ennemis ». Un tout petit peu de politi-

que dans l'église d'un Etat neutre! Il est vrai que l'officiant s'appelait Wilson et le plus éminent des prêtres était Franklin Delano Roosevelt, chef suprême des Etats-Unis d'Amérique.

Les mains étendues sur l'Atlantique

La présence du président à la solennité religieuse était bien plus qu'un acte de politesse; elle constituait tout un programme et une promesse, une promesse à la Grande-Bretagne et à la France, un programme de politique extérieure et de propagande; et tous deux, promesse et programme, visaient un même but: libérer les Etats-Unis de cette réserve rigide qu'ils s'imposaient au regard des hostilités tant d'Europe que d'Asie, réserve que le peuple américain, édifié par les expériences de la Grande Guerre, avait exigée et imposée.



Les tanks parquent pour célébrer la troisième élection de Roosevelt. Dans le bruit des moteurs, les chars blindés défilent sur l'avenue Pennsylvania, à Washington. Les discours de Roosevelt sont oubliés, dans lesquels il proclamait sans relâche, avant son élection: « Nous ne prendrons pas part aux guerres étrangères »

L'échec des expériences de Wilson, pendant la Grande Guerre, avait déterminé les Américains à revenir aux principes politiques de leurs aïeux et à cette doctrine de Monroe qui leur avaient donné une individualité et la conscience de droits dont ils étaient

fiers ; et qui, des autres nations, leur avaient valu l'estime qu'on porte à une puissance franche et digne d'elle-même. Aujourd'hui, il ne manque pas d'intérêt à relire le message que James Monroe adressait le 2 septembre 1823 : « Jamais, dit-il, nous n'avons pris part ni aux guerres des puissances européennes ni aux affaires qui les intéressent. Ceci, du reste, ne correspond pas à notre politique. »

En 1917, sous des flots de paroles bellesseuses, on avait noyé tout cela, et on avait tenté d'appliquer un système opposé. L'expérience désastreuse avait prouvé aux Etats-Unis que la doctrine de Monroe était toujours juste et toujours d'actualité. « L'Amérique aux Américains » devint, au double sens du mot, le *credo* et l'expression de la volonté de l'homme de la rue. En fait, il n'y avait que des partisans de l'isolationisme et, aujourd'hui encore, les deux sectes politiques des Etats-Unis s'en réclament. On n'aimait pas beaucoup le mot guerre ; il en est encore ainsi à l'heure actuelle. Et Roosevelt sait s'en servir comme pas un.

Remplacer des mots abhorrés par ceux qu'on aime et les interpréter différemment, c'est une vieille méthode d'agitation. Il n'y a, aux Etats-Unis, pas de mot plus répandu que le mot « paix », pas de mot plus agréable que le mot « neutre ». Depuis 1937, depuis l'époque où il prit position contre les jeunes Etats soi-disant agresseurs : l'Allemagne, l'Italie et le Japon, Roosevelt n'a jamais cessé de parler de « paix » et de « neutralité ».

A ce moment-là, un neutre était celui qui ne s'occupait pas des affaires d'autrui. En 1939, cette conception fut atténuée par Roosevelt. Il estima que la paix du monde ne pouvait être une cause uniquement soutenue par le maintien des lois traitant de la neutralité des Etats-Unis. Ce raisonnement, poussé à la limite des conséquences, indique que, moins ils resteront neutres, plus les Américains feront pour la conservation de la paix. L'homme simple se laisse prendre à ce vocable de « neutre », même s'il signifie quelque chose de nouveau ; et on arrive ainsi à la fameuse expression de 1917 : « La guerre pour terminer la guerre. »

La lutte autour du Neutrality Act commença au moment même où l'on faussa les idées. Le sénateur Pittmann, rapporteur du projet de loi, l'intitula : « Loi de la Paix de 1939 ». Quel doux nom, enchanteur et séduisant ! Le con-

tenu : une affaire pénible, l'annulation de l'embargo sur les armes. En 1940, Roosevelt fit encore un pas en avant. A l'occasion de l'anniversaire de l'Union panaméricaine, en avril, il déclara : « Le chemin de la paix ne sera libre que si nous opposons la force à la force. »

Les réactions furent moins favorables qu'il ne s'y attendait. Il proclama donc, le 11 septembre de la même année, devant le syndicat des chauffeurs de camions et de voitures : « Nous ne prendrons pas part aux guerres étrangères. Notre armée, notre marine, notre aviation ne seront pas envoyées hors du continent américain, sauf — et ainsi il laisse une porte ouverte à toutes les possibilités — en cas d'attaque. » Cette phrase également contient une locution à laquelle il a donné une signification nouvelle. A l'époque « en dehors du continent américain » signifiait autre chose qu'aujourd'hui, où les îles de l'Atlantique font déjà partie du domaine des Etats-Unis.

Voici qu'apparaît le mot « guerre »

A Philadelphie, en octobre 1940, Roosevelt avait manifesté sa volonté de vouer à la cause de la paix tous les jours de son existence. A Boston, vers la fin du même mois, il assurait une nouvelle fois aux pères et aux mères américains que leurs fils ne seraient point engagés dans une guerre étrangère.

Sa réélection, en novembre 1940, lui permit de faire un pas de plus en avant. Au début de 1941, il prévoit un conflit armé, inévitable pour les Etats-Unis, « si les dictateurs devaient gagner cette guerre ». Il a propagé, dans le pays, sa nouvelle conception de la « neutralité ». Il a conservé les principes de l'isolationnisme, car il ne parle que de la défense de l'Amérique et de ses intérêts ; mais le terme « d'agresseur » reste réservé à l'ennemi, car tous ceux qui s'opposent à l'extension des Etats-Unis portent ce nom d'« agresseurs ».

A ceux qui ne savent pas penser par eux-mêmes, on rabâche la rengaine : « La guerre pour terminer la guerre. » Le mot « guerre » a été prononcé ; et le brave citoyen américain s'y accoutume, grâce à l'évolution des conceptions de Roosevelt.

Les mesures militaires qu'on envisage, un renforcement considérable de l'armée, de la marine, de l'aviation consolident encore ce sentiment. Sans répit, on fait appel à l'esprit d'émulation des Américains pour construire la plus grande flotte du monde, les avions les plus rapides et les plus gigantesques, les tanks les plus puissants.

On désigne aux Yankees des butins qui en valent la peine. Les Açores ne sont pas seules en cause. Il y a aussi les Antilles françaises, les Indes néerlandaises, Singapour. Certes, les Etats-Unis n'ont pas besoin de territoires pour pouvoir subsister. L'Américain moyen lui-même le sait ; mais le butin est tellement séduisant qu'il vaut bien une petite guerre !

A part cela, d'autres envisagent la perspective d'une bonne affaire. Une commission ayant recherché les raisons qui, en 1917, avaient poussé les Etats-Unis à la guerre, conclut nettement que les financiers américains avaient voulu sauvegarder les capitaux qu'ils avaient investis en Europe. Et c'était à ces individus que s'adressaient les sarcasmes de Roosevelt lorsqu'il parlait à Chautauqua. Mais, c'est toujours la même chose !... Aux premiers mois de la guerre actuelle, les Etats-Unis interdirent à la flotte marchande

Suite page 42



Le dictateur est infallible. Son propre pays l'accuse de la folie du pouvoir. Le journal «New-York World Telegram» le représente couronné et assis sur un trône. Tout autour de lui voltigent des papiers où sont inscrits ses ambitions contre la liberté américaine: « Projets de dictature, discussions interdites. Je ne répondrai pas aux questions importantes. Engagements pris sans l'avis du Congrès. Nul ne peut me remplacer. Décrets-lois. Pleins pouvoirs. Le Parlement à mes ordres... »



Les conséquences de la propagande de guerre du président. Cette caricature de la « Chicago Daily Tribune » représente un micro qui répète sans cesse : « Guerre ! Guerre ! Guerre ! » Ce sont les créatures du président qui parlent à la radio. Le citoyen américain, déjà tiré de ses rêves pacifiques par les décrets militaires de Roosevelt, est entraîné par ces appels constants aux armes vers le tourbillon de la psychose de guerre



Le « Général Hystérie » réveille les Etats-Unis. Aux cris de : « Réveille-toi ! Au secours ! », le général Hystérie répand les bacilles de la fièvre de guerre. La colombe de la paix s'envole... Ainsi la « Chicago Daily Tribune » voit-elle les conséquences de la propagande de Roosevelt

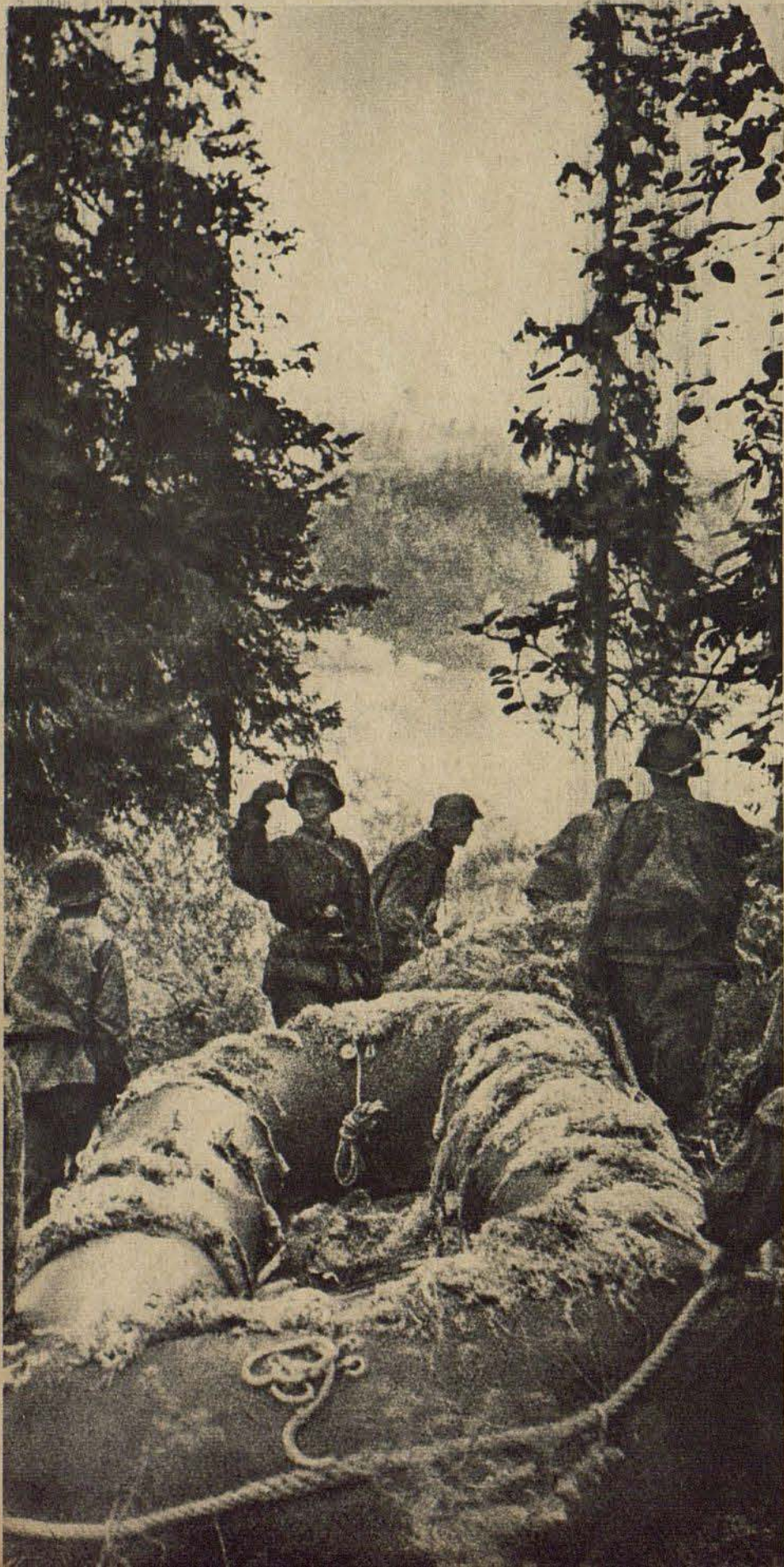


Une dernière opposition se dresse encore. Un club politique féminin se révolte contre la loi d'assistance à l'Angleterre, première mesure légale démasquant les intentions belliqueuses de Roosevelt. Le tam-tam de guerre du président couvre ces voix



Dans l'immense forêt de Carélie, que le chapelet des lacs éclaireit par places, Allemands et Finnois progressent côte à côte, pas à pas. Il faut soigneusement fouiller chaque bois avant de reprendre la marche à la boussole. Il s'agit avant tout de surprendre l'ennemi; car, si on leur en laisse le temps, les bolchevistes incendient la forêt pour retarder l'avance. Sans bruit, avec le maximum de

précautions, il faut approcher l'adversaire. Tout moyen de transport un tant soit peu bruyant est proscrit. Voici la SS avançant sur une langue de terre, vers le lac, en bordure d'un bois. De l'autre côté de l'eau, les troupes soviétiques ont pris position. Soigneusement, on transporte, auprès de la rive, les radeaux camouflés aux vues aériennes avec de la mousse (Photo ci-dessous, à gauche)



Sous le soleil de minuit

Dans les bois de Carélie
Allemands et Finnois luttent côte à côte

Clichés: Slapak et Möblus, SS-PK



La tentative de surprise semble devoir réussir. Déjà les premiers radeaux atteignent la rive opposée, mais dans la forêt, là-bas, on perçoit tout à coup des détonations, des éclairs. Maintenant, toute précaution serait vaine et...



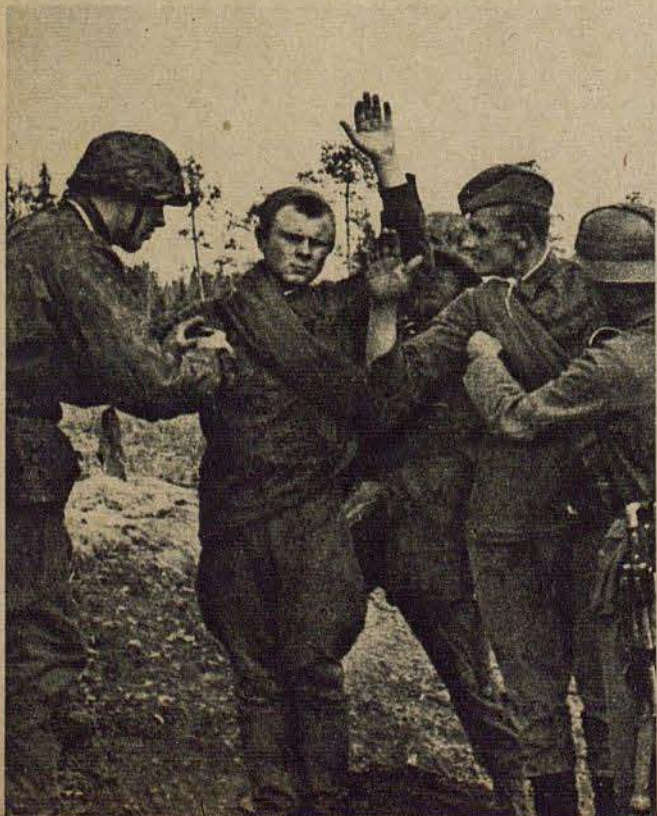
Le feu de nos mitrailleuses doit protéger la dernière étape de la traversée. Le chef de pièce indique, vers la droite, l'emplacement où sont apparus les premiers éclairs de la résistance ennemie



Les premiers hommes de l'élément de reconnaissance viennent d'aborder la rive, en face. Avec une attention soutenue, ils écoutent les ordres de leur chef



« L'ennemi est là-bas ! » Rapide comme l'éclair, la troupe se précipite. Les coups de feu crépitent, les grenades explosent...



...et déjà voici nos hommes de retour avec les premiers prisonniers



La ruse a réussi ! Les soldats soviétiques, ayant pris les SS allemands pour les seuls assaillants, s'enfuient maintenant en direction des tireurs d'élite finnois qui sont prêts à les accueillir comme il se doit



Sur le front de l'Est. Le Führer et le Duce viennent de se rencontrer pour la sixième fois depuis le début de la guerre. Leurs conversations ont témoigné de la volonté absolue des peuples allemand et Italien de continuer la lutte présente jusqu'à la victoire finale et d'établir ensuite, en Europe, un nouvel ordre basé sur l'équité

Clichés: Middendorf (2), PK Presse Hoffmann

Le Duce au quartier général du Führer



Mussolini salue le généralissime des armées allemandes, le général-feld-maréchal von Brauchitsch. En outre, il a inspecté le quartier général du maréchal Goering où il passa en revue les divisions italiennes qui doivent combattre le bolchevisme



Des pourparlers militaires s'engagèrent, à la suite des discussions politiques. Le chef de l'état-major italien, le général Cavallero, à la suite du Duce, avait également joint le quartier général du Führer. Il figure ici — derrière les deux chefs d'Etat — en conversation avec le chef d'état-major général de l'armée allemande, le général-feldmaréchal Keitel



Vitebsk, un exemple entre mille

Chaque fois qu'une position est définitivement perdue, les Soviets signalent leur défaite par l'incendie. Avec les troupes allemandes, les réfugiés retournent dans leur ville en flammes. Ils errent au travers des ruines brûlantes, cherchant à sauver du feu tout ce qu'ils peuvent. Cliché : Wundshammer-PK



La fin de Smolensk

Une voiture allemande équipée d'un haut-parleur fait le tour de la ville en feu. Le haut-parleur invite à se rendre les derniers soldats soviétiques, cachés dans les caves des maisons en flammes. On attend que la voiture ait terminé sa patrouille pour commencer à nettoyer la ville. Cliché : Bohnes-PK



Marche, fantassin d'Allemagne!

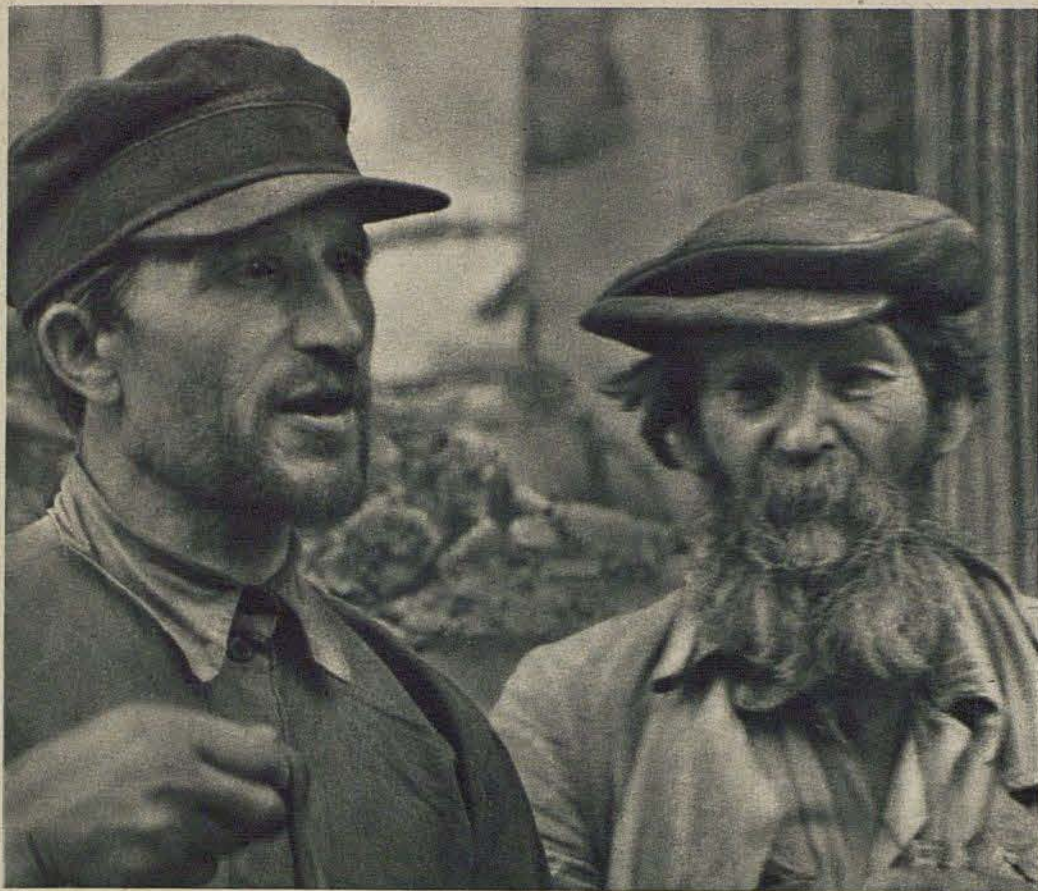
L'infanterie allemande accomplit des étapes extraordinaires, jusqu'à 70 kilomètres par jour; et elle a déjoué tous les beaux calculs de ces messieurs de Londres. Ce ne sont pas les vastes steppes du pays des Soviets qui vaincront le soldat allemand. Il ne succombera ni à la mélancolie des plaines sans fin ni à l'accablante étendue du ciel de Russie. Les efforts les plus rudes, les combats les plus acharnés ne pourront briser la ténacité du fantassin du Reich qui marche en avant, toujours en avant!

Photo: Bauer-PK.

Les langues se délient

Ce que racontent les « camarades » à Smolensk et aux alentours . .

Reportage spécial pour « Signal », par Hanns Hubmann-PK



« Les gens de Smolensk prennent confiance quand ils aperçoivent mon appareil », dit notre envoyé spécial. Se faire photographier, quel rare plaisir pour eux ! La plupart sont groupés au voisinage de la cuisine roulante allemande. Le vieux, avec sa barbe, est bien sympathique. Il arrive vers moi en courant. « Je ne suis pas bolcheviste », me dit-il. Et, pour me le prouver, il sort un crucifix de dessous sa vieille chemise usagée. Ivan Rosanoff a 75 ans. Il avait l'air, aussi cet ancien maçon a dû travailler comme veilleur de nuit pour 100 roubles par mois. Son ami, Konstantin Wusum, homme d'équipe au chemin de fer, a 47 ans; il est marié; il a deux enfants. « Je gagne 172 roubles par mois, me dit-il. Toute ma famille habite dans une seule pièce; nous mangions de la bouillie, des pommes de terre et du pain. Mais quatre ou cinq jours avant la fin du mois nous n'avions plus rien; c'était la famine. »



Mon attention fut attirée par deux jeunes filles, bien habillées et bien coiffées. Kira Salkina (à gauche) a 19 ans. Elle est étudiante en médecine et elle parle même un peu l'allemand. Elle a de la famille à Cologne et elle est sans doute d'origine allemande. Elle me demande si, après la guerre, on l'autorisera à continuer ses études en Allemagne. En 1937, son père, géomètre à Smolensk, connut la disgrâce. Le Guépéou vint le chercher; et depuis, sa famille n'a jamais eu de ses nouvelles. La maman travaille pour donner à sa fille la possibilité d'étudier



Ce jeune garçon, au beau béret orné de perles, est Basil Popokoff, un écolier de 13 ans. Il est fils d'un ouvrier tisserand. Ses parents, avec leurs sept enfants, vivent dans deux pièces. Il est pressé de rentrer à la maison; les soldats allemands lui ont donné du pain. Je le laisse partir, mais il revient sur ses pas pour demander s'il est bien vrai qu'en Allemagne les garçons portent tous un bel uniforme, et que chacun d'eux a un ceinturon de cuir et un coutelas; s'il est vrai qu'ils peuvent voyager en touristes dans toute l'Allemagne et coucher sous des tentes qui leur appartiennent. « Oui, c'est vrai ! Une ceinture de cuir et un coutelas, et qui sont à eux ! » Il en reste encore émerveillé



Ivan Ivanovitch Tchumskoff me regarde, les yeux rayonnants quand il s'aperçoit que je ne veux rien lui prendre des trésors qu'il porte dans un sac, sur son épaule. C'est du pain et des pommes de terre qu'il a récoltées chez les soldats allemands, pour lui et ses parents. Il a 23 ans. C'est un « tcherno rabotchi », un « ouvrier noir », un manœuvre. Il travaillait comme aide dans une entreprise de maçonnerie et il gagnait 120 roubles par mois. Il habite chez ses parents. Il porte un pantalon rapiécé et un veston déchiré dont on lui a fait cadeau. Ce qu'il a de mieux, c'est une chemise; mais il n'en a qu'une. Son ami vient de Tula. Il était arrivé deux fois en retard au chantier et, comme punition, il avait été condamné à travailler à l'aérodrome de Smolensk.



Szezan Sverlotch, ouvrier spécialiste, et sa femme gagnent 900 roubles par mois. « Ce qu'on a pu s'offrir ? Regardez nos vêtements ! Une fois par mois, ma femme et moi allons au cinéma. Nous autres, techniciens, vivions constamment dans la crainte d'être condamnés comme saboteurs. Si la pièce d'une machine se brisait, c'était de notre faute. Il est heureux que vous soyez venus; nous souffrons de la guerre, bien entendu; mais nous espérons que vous aurez bientôt anéanti le bolchevisme. »



«Les bolchevistes, mais c'étaient des démons, en vérité!» Cette femme d'environ 50 ans ne se lasse pas de le répéter. Nerveuse, en gesticulant, elle raconte qu'avant l'arrivée des Allemands on a enlevé son mari pour l'envoyer construire des tranchées et que ses deux fils ont été condamnés aux travaux forcés sur un aérodrome parce que la petite ferme ne rendait pas assez d'impôts



«Regardez la façon dont nous vivons ici», dit, pour commencer, l'ouvrier d'un Kolkhose, une des grandes entreprises coopératives agricoles des Soviétiques. Son père était un petit fermier, il avait quatre vaches; les fils ne possèdent plus rien. Ils avaient tous deux été condamnés aux travaux forcés, mais ils ont pu, à temps, s'enfuir dans les bois



Ce ne sont pas des mendiants, ce sont des paysans «libres»! Tout d'abord, le père était un cultivateur indépendant, mais sa ferme «ne rendait pas assez» et on l'incorpora au Kolkhose. Maintenant, il ne gagne pas suffisamment pour se vêtir correctement. Le dénuement de son fils est le même. La casquette et le pantalon que porte ce dernier proviennent d'une tranchée où il les a dérobés

Chez les paysans des environs de Smolensk

L'envoyé de «Signal» y est aussi cordialement reçu qu'il l'a été en ville, chez les ouvriers. Ils sont tous heureux de pouvoir parler à cœur ouvert. Chacun raconte son histoire, mais, en fin de compte, leur sort à tous a été le même. Qu'importe, si les hommes sont beaux ou laids, propres ou négligés? Ils ont tous souffert sous le joug d'un système impossible et inhumain. Ils étaient sans cesse menacés de la prison ou de l'exil. Tous pleurent un membre de leur famille et qui a disparu sans avoir laissé de trace



Elle semble personnifier la SainteVierge, cette douce paysanne de 20 ans; son enfant joue avec le couvercle d'une boîte de clouage, oubliée par un soldat allemand. Le papa a été condamné à trois ans de prison par les Soviétiques. L'enfant avait été très malade; le médecin avait prescrit du lait que le chef de la communauté refusa. Le mari insulta le chef; il fut condamné et déporté, il y a un an. Depuis, l'épouse n'a jamais reçu de ses nouvelles



reodot Nikolay Kornejef est un petit paysan de 65 ans, ancien uhlan du tsar. Quand il a un moment de libre, il s'assied au bord de la route et, aux soldats allemands, qui passent, il demande, dans un allemand assez correct, s'ils ne connaîtraient pas, par hasard, un de leurs sous-officiers du nom de Berger, de Bochum. Pendant la Grande Guerre, Kornejef était prisonnier en Allemagne et, dans ce temps-là, Berger était chargé de le surveiller. Le bonhomme pense que le sous-officier doit passer là, sur cette route. Ce paysan a un précieux trésor: c'est une photo de 1905 qui le représente en uhlan du tsar



La lutte pour le village soviétique de Gatnoje vient de finir. La fumée des combats qui s'achèvent s'étire en lambeaux au hasard des rues. Des tanks soviétiques avaient tenté de s'opposer à l'avance des fantassins allemands; mais le canon antichar de ces derniers s'est précipité à la sortie de la localité et il a muselé l'artillerie blindée ennemie. La marche en avant se poursuit

De village en village

*l'infanterie
progresses par bonds*

Clichés: Hähle-PK.

La pointe d'avant-garde allemande s'est élancée vers le village suivant. Les engins d'accompagnement de l'infanterie ont déjà sérieusement endommagé une partie des positions ennemies, mais de toutes les maisons on tire encore des coups de feu





Voici un autre tank soviétique. « En avant, le canon antichar ! » Par un chemin détourné, on amène la pièce à proximité, afin de prendre de flanc le tank soviétique.



Pendant ce temps-là, l'infanterie nettoie les maisons les unes après les autres. En rampant, les fantassins s'approchent de chaque immeuble; un bond pour les derniers mètres, et ils se ruent sur la demeure. Tandis que les uns surveillent les issues et la cave, les autres fouillent l'intérieur.



Le tank soviétique est anéanti. Comme le char franchissait la sortie du village, le canon antichar allemand, ainsi qu'il fallait s'y attendre, l'a troué de ses obus.

Le village est pris. Un char allemand poursuit sa route. Il prépare l'assaut de l'infanterie sur le prochain village. A travers les flammes et la fumée, la progression continue, en avant !



Héligoland monte la garde

Un rocher dans la mer. Battu par les vagues furieuses de la mer du Nord, le rocher d'Héligoland s'étend sur 64 hectares et élève ses falaises à une hauteur de 58 mètres. L'île gouverne et protège les embouchures de l'Elbe, du Wéser et de l'Eider. Elle est dotée d'un système de fortifications des plus modernes



Aux avant-postes contre l'Angleterre. Après la guerre mondiale, les Anglais avaient démantelé Héligoland. Aujourd'hui, l'île est hérissée de tubes de tous calibres et d'une D.C.A. de haute précision. S'il prenait aux Anglais la fantaisie d'attaquer cette forteresse, ils le paieraient cher



Philosophes imperturbables, voilà les vieux pêcheurs de homards de l'île d'Héligoland. Depuis toujours, assis sur les bancs du bas-pays, ils s'adonnent à de sages réflexions sur la signification et le cours des choses de ce monde



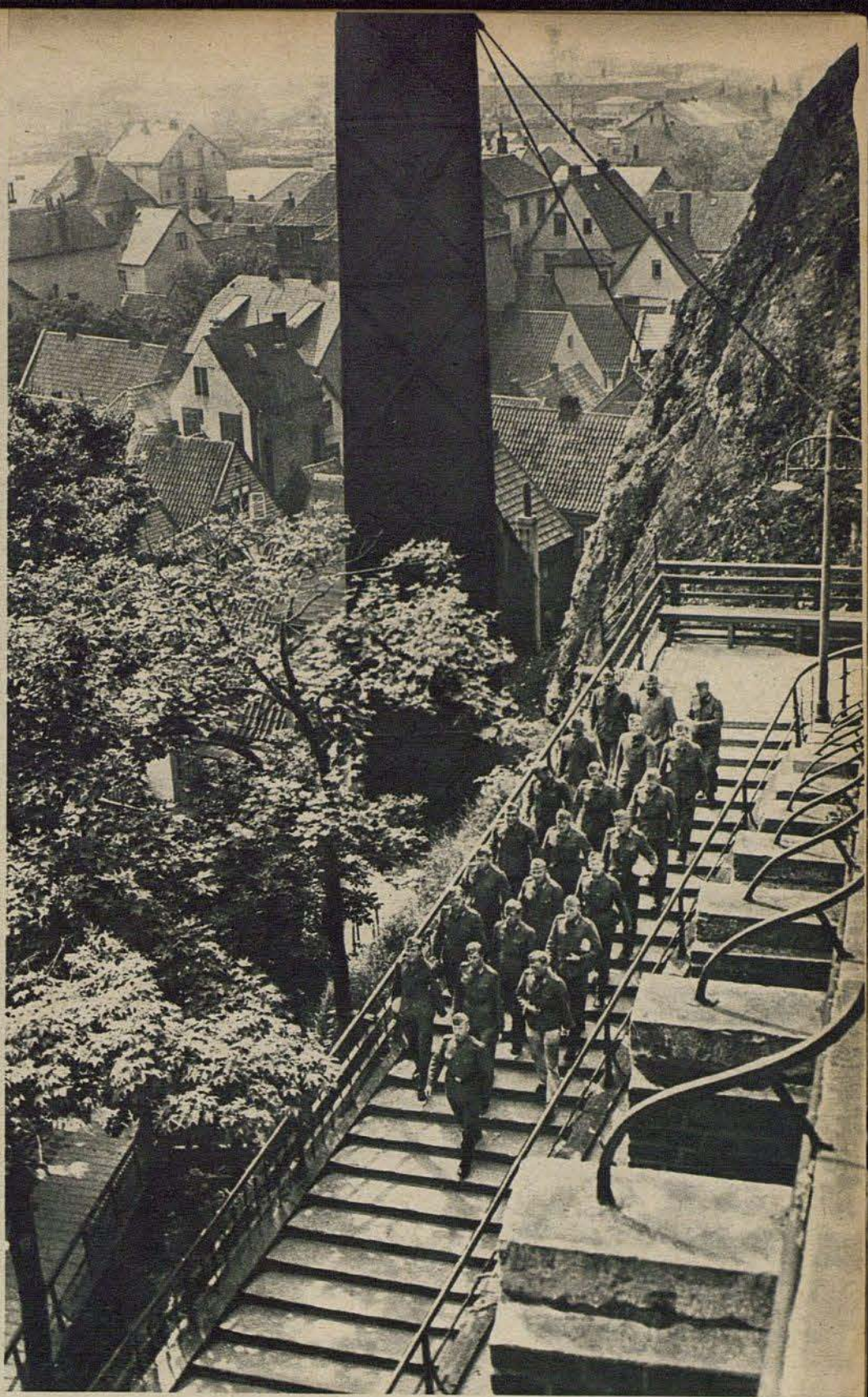
Les observateurs de Falm. Vous les rencontrez ici à n'importe quelle heure, appuyés au mur bas des fortifications, et scrutant de leurs jumelles, de leurs lunettes, la vaste mer de jade. Car il se passe toujours quelque chose en mer du Nord ; les observateurs savent justement interpréter l'événement le plus lointain, perçu sur les vagues



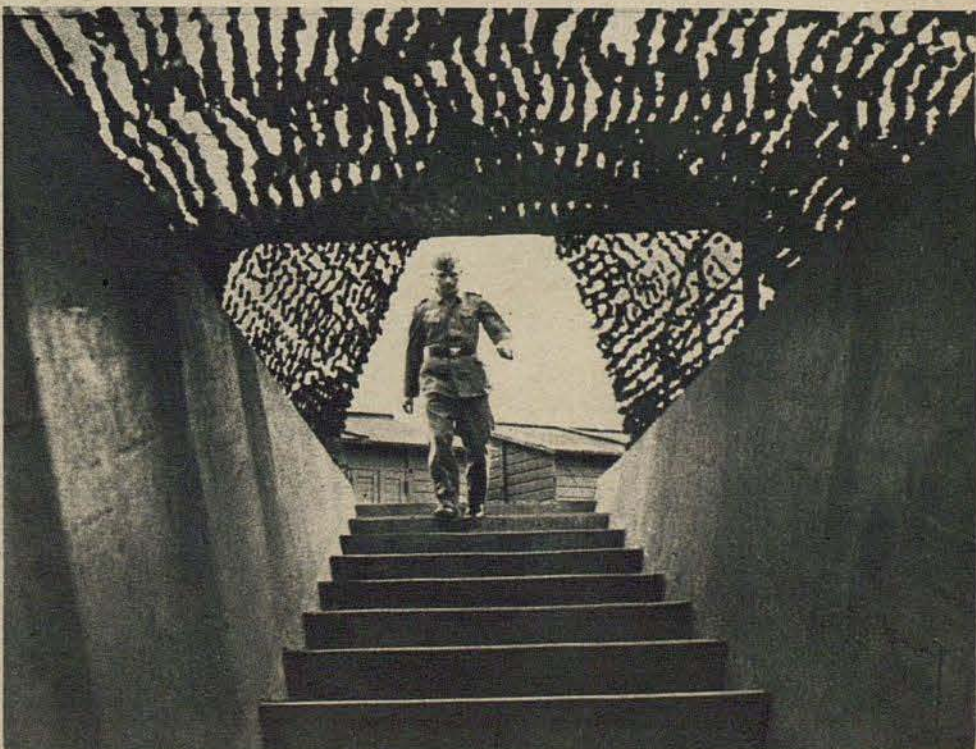
Jeux de vagues à la plage. Depuis la guerre, aucun touriste du continent ne vient se baigner à Héligoland. En compensation, les naturels de l'île se font déposer par les pêcheurs sur la bande de sable ensoleillée, et la sentinelle remplace le maître-baigneur



Les boutiques de souvenirs d'Héligoland font toujours leurs affaires car ce sont les soldats, maintenant, qui viennent y faire emplette; une petite boîte à bijoux, en nacre, est toujours la bienvenue



Au pas cadencé, un détachement de soldats descend l'escalier qui mène au bas-pays. Le service cet après-midi ne sera pas entièrement consacré aux choses de la guerre, à en juger aux maillots de bain que les hommes portent sous le bras



La rue de l'Empereur, avec son visage de guerre. Du débarcadère, elle passe devant le Kurhaus, où se réunissent les baigneurs, et se dirige vers l'escalier et l'ascenseur qui conduisent au pays-haut. En temps de paix, c'était la grande promenade, la rue des boutiques où l'on se croisait cent fois par jour

Les catacombes du Fort-de-Mer. Des entrées bien dissimulées mènent aux «Enfers», au cœur du rocher. Le labyrinthe qui y conduit donne une sécurité absolue tant aux gens qu'aux choses

Clichés: Hilmar Pabel-PK

«Signal» termine aujourd'hui: Dix minutes de stratégie.

Le secret du vainqueur, c'est son âme

LA guerre a deux visages : l'un, facile à déchiffrer, qui porte les traits de la raison ; l'autre est le visage impénétrable de l'âme. Le prince Frédéric-Charles a dit que « l'âme a des traits qui font gagner ou perdre les batailles ».

Si le génie du général-feldmaréchal allemand de Moltke a fait époque, c'est qu'il avait clairement reconnu les deux aspects de la guerre et qu'il a agi en conséquence. Suivant l'enseignement de de Moltke, tout ce que l'intelligence était en mesure d'atteindre dans la guerre devait être réalisé avant la bataille. Avec de Moltke commence l'époque moderne, celle des armées de masses, l'époque de la guerre « technique ». Napoléon croyait encore qu'il suffisait de prendre ses dispositions au moment de l'action. De Moltke, par contre, se contentait de jouer le rôle d'observateur sur le champ de bataille, lorsque l'action était déclenchée. Lui, qui était le chef d'état-major général allemand, n'a pas donné, pendant la bataille de Sedan, un seul ordre aux troupes qui combattaient. C'est peut-être, là le plus beau triomphe qu'ait jamais fêté l'intelligence sur le champ de bataille.

La tâche du chef militaire lui paraissait terminée lorsque le plan de concentration des troupes était préparé jusque dans les plus minutieux détails.

Le général-feldmaréchal confiait le reste au soin de ses subordonnés ; mais, afin de pouvoir se fier à eux, la préparation psychologique et morale du soldat en temps de paix lui semblait la condition indispensable.

La teneur de l'ordre secret

Les fameuses « Instructions secrètes » pour les chefs supérieurs de la troupe », que de Moltke a publiées, datent de 1869. Les attachés militaires étrangers, qui avaient eu vent de ces instructions, s'imaginaient qu'elles contenaient des recettes raffinées sur l'art de faire la guerre, des astuces et de subtils artifices. Mais les spécialistes étrangers de la science militaire furent bien étonnés lorsque ces « Instructions secrètes » furent publiées quelques dizaines d'années plus tard et qu'ils y lurent des préceptes fondamentaux de ce genre : « En temps de paix, l'élément moral arrive rarement à s'imposer ; mais, en temps de guerre, il est la condition même du succès et constitue la véritable valeur de la troupe. Les qualités du caractère sont plus importantes en temps de guerre que le degré d'intelligence. Dans l'action guerrière, ce que l'on fait importe souvent moins que la manière dont on le fait. Une ferme résolution et l'opiniâtreté dans la mise à exécution d'une idée simple sont les plus sûrs garants du succès. La guerre exige davantage de l'officier qui doit alors gagner la confiance de ses soldats par son attitude personnelle. Ce que l'on attend de lui, même dans les situations les plus difficiles, c'est le calme et la sûreté ; on veut le voir en tête, là où le danger est le plus grand. La force de l'armée réside dans le chef à la tête de sa troupe, dans le capitaine vers lequel sont tournés tous les regards. Mais cette force doit être guidée par l'intelligence des chefs dont la

«Signal» a exposé dans une série d'articles les prétendus secrets de l'art de la guerre. Pour terminer, il analyse ce qu'on a appelé « la machine de guerre allemande »

responsabilité est d'autant plus lourde qu'ils sont d'un rang plus élevé. »

Un tel enseignement marque le début de l'ère moderne dans l'art de la guerre, parce qu'il reflète le caractère social de l'époque. Le soldat allemand n'est plus un mercenaire ni un sujet auquel on a ordonné de combattre, mais un membre de la nation qui agit de son propre mouvement. Or, lorsque la nation agit, tout dépend de l'efficacité de l'action individuelle.

Le problème fondamental des armées de masses

De Moltke avait prévu que les armées de l'avenir prendraient des proportions de plus en plus grandes. Dans de telles conditions, il serait bien difficile au chef de guerre de faire connaître sa volonté jusqu'aux points extrêmes du front. Il ne s'agit pas là seulement d'un problème de transmission, car la transmission est une question technique intéressant le domaine de l'intelligence, mais bien d'un problème moral. Plus le front prendrait d'extension, plus les unités combattantes devraient devenir plus petites. Il semble qu'il y ait là contradiction, mais il suffira au lecteur de se rappeler ce qui a été dit jusqu'ici sur l'art de la guerre pour voir qu'il n'en est rien.

Le succès de la bataille reviendra toujours au chef de guerre qui saura opposer à la violence des masses l'élasticité d'une ligne qui étend ses lacs autour de la masse impétueuse, suivant un plan préconçu. L'art de la guerre fête ses plus beaux triomphes lorsque cette ligne élastique s'ordonne suivant la volonté du chef de guerre.

Pour obtenir un tel succès, il faut que la volonté de tous les hommes se subordonne à celle du chef de guerre et que ceux-ci agissent d'après ses ordres. L'histoire militaire connaît, il est vrai, le triomphe d'une ligne élastique qui n'est pas née de la volonté du chef suprême, mais de la détresse des troupes combattantes. De tels exemples sont offerts par les batailles d'armées nationales mal entraînées, luttant contre des masses de troupes bien ordonnées et d'une éducation militaire satisfaisante.

Lorsque l'Amérique défendit son indépendance contre les régiments mercenaires des Anglais, ces derniers combattaient suivant l'ordre de bataille fédéricien et ne tiraient qu'au commandement. Il était, par contre, impossible aux milices américaines de combattre avec semblable méthode ; elles avancèrent donc par petits groupes qui ne tiraient que lorsqu'ils le jugeaient bon, profitant de tous les avantages du terrain, sans attendre qu'on leur donne l'ordre de se jeter à terre et de tirer. Cette « tactique révolutionnaire » dérouta l'adversaire.

Le champ de bataille désert

Plus tard, dans la guerre civile, les armées américaines luttèrent de la même façon les unes contre les autres.

Les troupes étaient trop peu instruites pour permettre à un chef d'élaborer un plan de bataille rangée dont il pût garantir le succès. Si les Etats du Nord ont fini par vaincre, ce n'est pas parce qu'ils ont eu les meilleurs chefs militaires — ce furent, au contraire, les Etats du Sud qui eurent les meilleurs capitaines — mais parce qu'ils avaient réussi à détruire les réserves de vivres des Etats du Sud et à couper leurs derniers ravitaillements par mer.

Le dilemme que les tirailleurs américains avaient posé aux Anglais pendant la guerre de l'Indépendance leur fut de nouveau posé par les Boers, au début du siècle. Il a fallu deux ans aux Anglais pour vaincre le petit peuple de fermiers sud-africains. C'est pendant ces combats d'Afrique que s'est précisé pour la première fois, la notion du « champ de bataille désert », plus tard caractéristique de la Grande Guerre. La bataille est déchaînée sans que l'on voie l'adversaire qui apporte la mort.

Les Anglais combattirent alors contre un ennemi invisible. Chaque Boer était un excellent tireur, dont l'orgueil était de placer sa balle juste entre les deux yeux. Réunis en formations, les Boers ne pouvaient, en revanche, combattre avec efficacité, parce qu'ils n'y étaient pas exercés. Ils ont donc fait de nécessité vertu et ont opposé aux Anglais des lignes de tirailleurs extrêmement étendues et qu'il était très difficile de déborder. De plus, chaque tirailleur se retranchait, soit en creusant le sol, soit en s'abritant derrière des sacs de sable.

C'est ainsi qu'est née la tactique des tranchées, qui, plus tard, a fait triompher les Japonais des Russes ; mais c'est elle aussi qui a rendu rigides les fronts de la Grande Guerre.

Comme ce fut le cas pendant la guerre de Sécession, ce ne fut pas le meilleur soldat qui remporta la victoire pendant la Grande Guerre, mais celui qui réussit à couper à son adversaire le ravitaillement en vivres et en matériel. De 1914 à 1918, vingt-six nations s'étaient alliées contre les Allemands, les Autrichiens, les Bulgares et les Turcs, bien inférieurs en nombre.

Le retour à la guerre de mouvement

Pendant la Grande Guerre, le soldat allemand a su s'adapter à la tactique de la guerre de tranchées, bien que cette forme de combat ne fût pas et ne pût être l'idéal de l'Allemagne. Lorsqu'il envisage le cas de guerre, celui-ci doit toujours s'attendre à une guerre menée sur plusieurs fronts, par suite de la situation géographique de son pays. Il doit toujours songer, par conséquent, aux moyens d'anéantir l'armée ennemie. Mais cela n'est possible, comme le montre l'exemple d'Epaminondas, d'Annibal, de Frédéric le Grand, de Napoléon et de de Moltke, que si l'assaillant entreprend une guerre de mouvement, dans le but de frapper son adversaire au flanc ou d'encercler ses deux ailes. Pendant la Grande Guerre également, les Alle-

mands ont projeté une bataille d'anéantissement. Ce que l'on a appelé le plan Schlieffen était conçu comme une répétition géante de la bataille de Leuthen. L'armée française devait être débordée par l'aile droite allemande qui devait ensuite la prendre à revers. Or, le soldat allemand était exercé en vue de la bataille d'anéantissement et, s'il a pu soutenir la lutte contre la supériorité numérique de l'adversaire dans la guerre de tranchées, c'est grâce à son instruction militaire supérieure.

Les exemples d'Epaminondas et d'Annibal nous ont montré que la ligne élastique, dont le chef de guerre a besoin pour réaliser le double encerclement n'est réalisable que si le soldat voit par les yeux de son chef et communie avec sa pensée. Frédéric le Grand a dit une fois : « Dans mon infanterie, chaque homme est un César. » S'il y a dans cette boutade quelque exagération géniale, elle montre cependant le but à atteindre. Dans ses « Instructions secrètes », de Moltke n'a fait que poursuivre la réalisation de ce but, et il n'y a, en effet, aucune armée au monde où ce but ait été plus pleinement atteint.

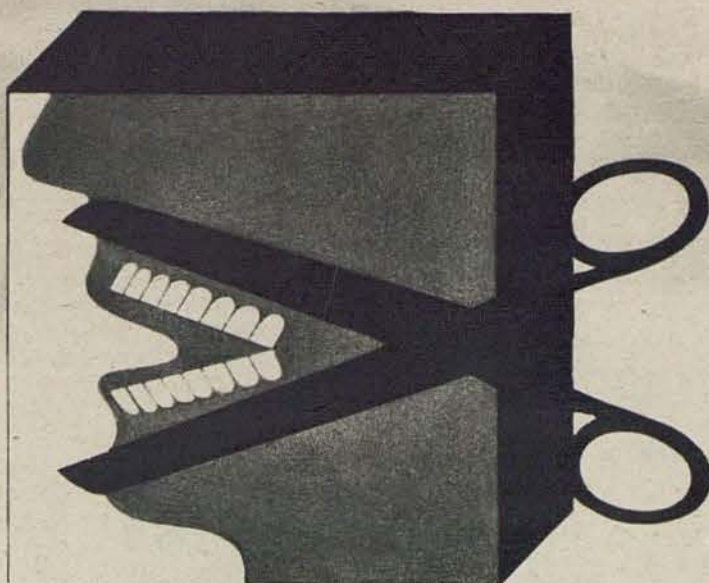
Le secret allemand

Pour qu'il fût atteint, il fallait que l'unité de combat devint d'autant plus petite que les armées devenaient plus grandes. En d'autres termes, il fallait cultiver chez chaque combattant les énergies morales et intellectuelles dont dépend le succès de la guerre. Si l'on veut que le simple soldat puisse devenir un chef en sous-ordre, qu'il puisse même, s'il le faut, devenir commandant de compagnie, voire chef de bataillon, il faut qu'il puisse être entraîné aux qualités du chef. Entreprise gigantesque qui a réussi à l'Allemagne.

Cette évolution s'est marquée extérieurement, entre 1866 et 1914, par la publication d'une série de règlements de manœuvres. Tous les 15 ou 20 ans paraissait un nouveau règlement qui réduisait davantage chaque fois l'ampleur des différentes unités de combat et mettait toutes les armes auxiliaires, telles que l'artillerie, à la disposition de l'infanterie. De Moltke avait déjà prévu que l'infanterie serait l'arme décisive et qu'elle caractériserait les armées nationales de l'avenir.

Le développement suivi par l'infanterie, depuis le milieu du siècle dernier jusqu'à nos jours, se précise lorsqu'on lit les phrases que de Moltke lui consacrait, en 1869, dans ses « Instructions secrètes » : « Insuffisamment soutenue par l'artillerie et, pour ainsi dire, pas du tout par la cavalerie, l'infanterie, sûre de sa force, agit par elle-même et oppose à l'ennemi l'offensive de ses feux. » De nos jours, l'infanterie a sa propre artillerie, depuis le canon antichar jusqu'à l'obusier. Elle a des éclaireurs montés et des colonnes motorisées. A l'époque de Moltke, l'infanterie manœuvrait par régiment et par bataillon ; actuellement, l'action par compagnie est de règle. Jadis, les compagnies se divisaient en pelotons ; actuellement, les plus petites unités sont la section et le groupe. Chaque

Suite page 43



Nos dents sont des outils vivants.

Il est aisé de les comparer aux instruments de travail dont on se sert chaque jour. Examinons simplement la façon dont elles fonctionnent. Le seul nom des incisives en indique le rôle, le travail des canines, plus pointues, est analogue à celui que produirait un poignard, et les noms de prémolaires et de molaires évoquent la besogne des meules.

Evidemment il ne faut pas oublier que les dents travaillent toujours toutes ensemble. Nous coupons, nous déchirons et nous broyons tout en même temps, ce qui suggère une analogie avec le travail des ciseaux. Le travail des ciseaux ne peut être parfait que si leurs branches sont correctement axées, ni trop légèrement, ni trop durement, et lorsque les lames en sont bien affûtées. De même, nous ne pouvons avec nos dents, effectuer une mastication efficace que lorsqu'elles sont toutes saines. Dents et ciseaux ne peuvent être utiles que si les parties opposées se complètent effectivement.

Avec des dents saines à la mâchoire inférieure et des chicots à la mâchoire du haut, on broierait les aliments aussi mal que couperait un ciseau dont une branche aurait été brisée jusqu'à l'axe.

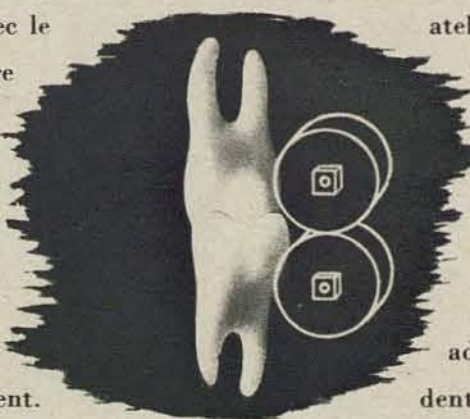
Une ou deux dents en moins à la mâchoire supérieure ou à la mâchoire inférieure sont suffisantes pour affaiblir la capacité masticatoire de

l'appareil dentaire tout entier, parce que, par suite des lacunes, le principe d'opposition des deux mâchoires se trouve entièrement suspendu. Revenons simplement à nos ciseaux. Si nous ébréchons la lame, les ciseaux ne coupent plus du tout ou très mal.

Malgré le rôle mécanique des dents, il ne faut pas oublier qu'elles vivent. Par leur pulpe, elles se rattachent à l'organisme tout entier, et leur travail de mastication sert à la préservation de l'être physique, et contribue ainsi à maintenir la santé. Dans nos ménages, nos

ateliers, nos usines, nous ne tolérons pas d'outillage médiocre. Nous devons encore moins le supporter pour nos "outils vivants", du travail parfait desquels dépend en majeure partie notre santé. Par une hygiène adéquate des dents, nous pouvons les conserver parfaitement saines, vigoureuses et capables d'assurer la mastication, si par hygiène adéquate nous entendons l'usage régulier de la brosse à dents personnelle et du dentifrice CHLORODONT

— ce dentifrice est toujours vendu dans cette même qualité qui a déjà fait ses preuves — si nous donnons à nos dents un travail réel, en leur faisant broyer à fond les aliments les plus durs et si, deux fois par an, nous allons consulter le dentiste, même sans souffrir des dents.



Le dentifrice de qualité

Chlorodont

vous conservera les dents saines



Guderian est partout

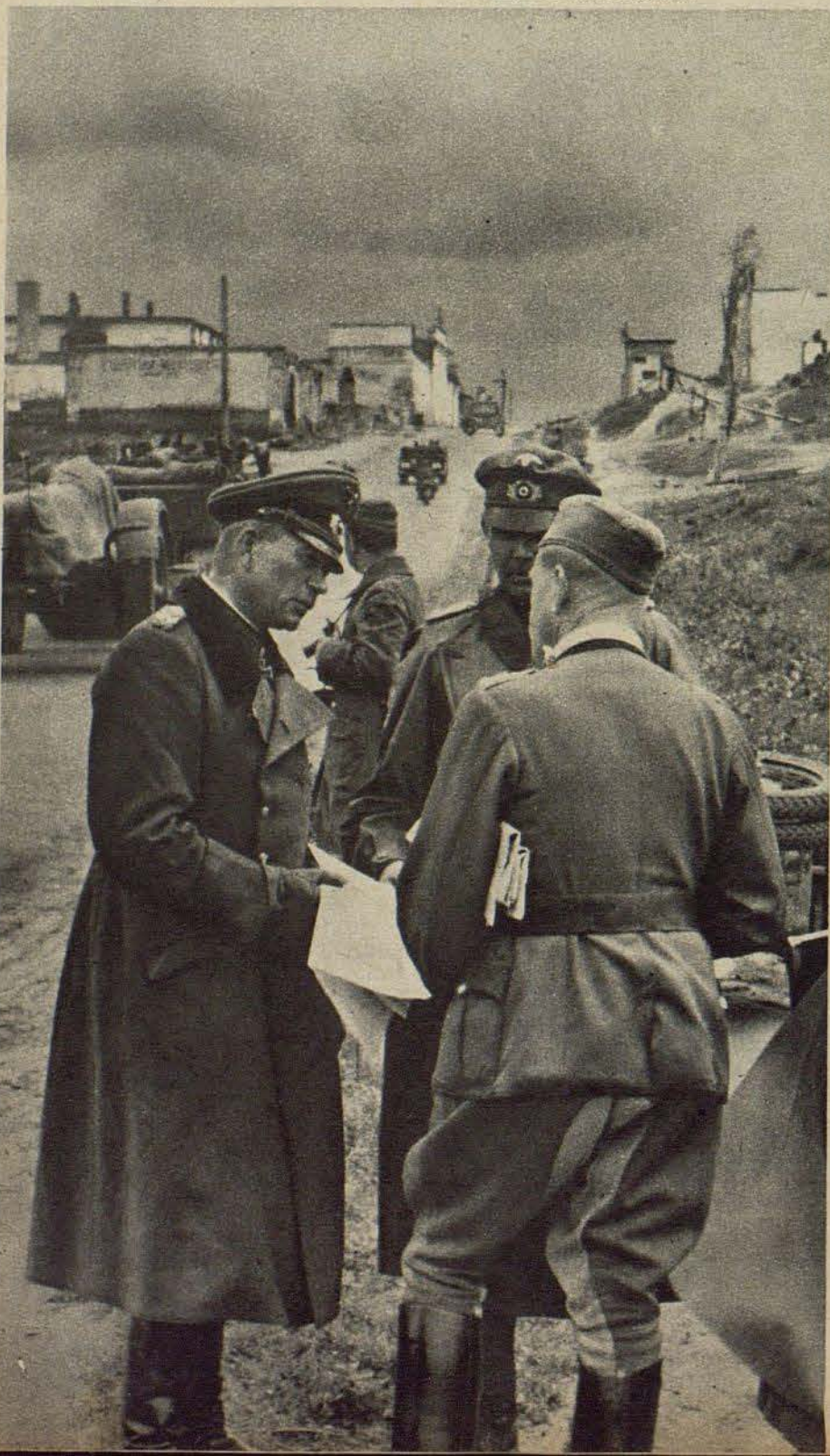
Reportage spécial par Hanns Hubmann,
correspondant de guerre

Ce n'est pas uniquement dans l'armée allemande, mais dans le monde entier, que le colonel-général Guderian, le "Père des chars d'assaut allemands", le "Ziethen d'acier", est devenu un personnage presque fabuleux. Le "G" de ses milliers de tanks et de véhicules militaires, initiale crainte et admirée sur tous les théâtres de cette guerre, et maintenant à l'Est, témoigne d'une gloire légendaire. Partout où il apparaît parmi ses troupes, le valeureux soldat, dont la Croix de Chevalier de la Croix de Fer vient de s'enrichir de la feuille de chêne, déchaîne l'enthousiasme chez des soldats qui, pour lui, iraient chercher le diable en enfer

Aux premières heures du matin, le colonel-général se trouve dans la forêt russe, à un poste de commandement, penché sur ses cartes; mais c'est tout de même autre chose qu'un général d'état-major. C'est un soldat, un chef presque partout présent et dont les traits sont familiers à ses hommes



Le voilà! L'apparition soudaine et la rapide disparition du colonel-général, dans les régions les plus diverses de son vaste commandement, sont depuis longtemps devenues proverbiales. Ici, il s'entretient de la situation avec le général de chars Geyr v. Schweppenburg (à gauche), et quelques minutes plus tard...



Au bord de la route... à Roslaw, conquise par ses divisions blindées, le colonel-général expose la marche des opérations à un général commandant une grande unité

...la voiture légère du général Guderian présente un spectacle bien connu. Le "Père des tanks" se fraye un chemin à travers la cohue des troupes en marche et, dépassant les véhicules de ses formations, il se dirige vers le front



La voiture de Guderian, suivie du char de commandement, s'est prudemment engagée sur les éléments d'un pont de secours, encore impraticable aux tanks lourds. Elle poursuit sa course dans un terrain inesté d'ennemis



A la tête des tanks, le colonel-général vient de rejoindre les éléments avancés de la première colonne, tout près de l'ennemi, et il se fait rendre compte par les hommes de l'avant-garde. Des renforts sont indispensables pour encercler définitivement les troupes soviétiques et le colonel-général...



...donne les ordres nécessaires au radio du tank d'escorte. Le message, immédiatement chiffré, est transmis peu après dans l'éther

Les renforts viennent d'arriver, l'attaque peut commencer. Les tanks, sur le terrain, sont répartis en forme d'éventail, car, à chaque instant, on peut rencontrer l'ennemi. Peu après, le "Ziethen d'acier" remontera en voiture, et on le trouvera toujours là où la bataille est la plus acharnée



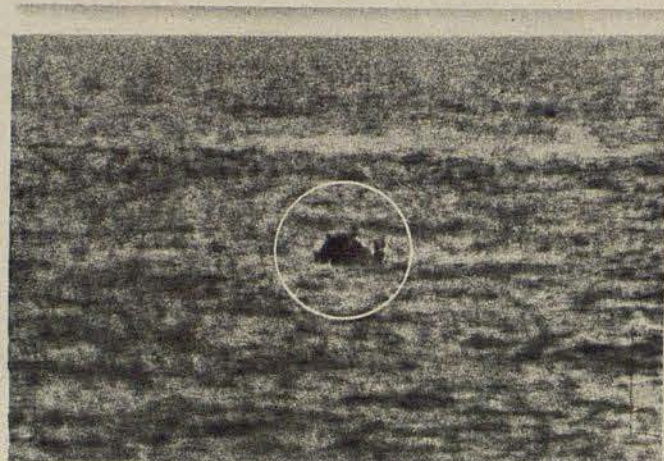


Les torpilleurs de poche italiens franchissent la Méditerranée à toute vitesse. La découverte des mines flottantes anglaises est à l'ordre du jour. Il s'agit de rendre inoffensifs les meurtriers engins. Les hommes de quart observent sans relâche la surface des flots

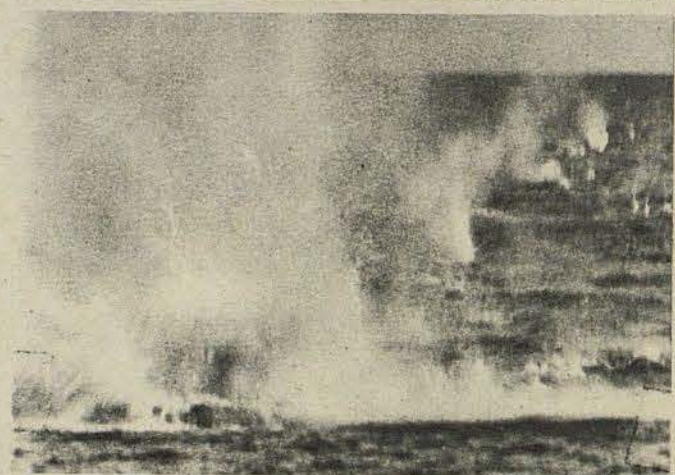
Chasse aux mines

Clichés: Müllmann et Böltz-PK.

Une mine flottante anglaise est découverte. Elle balance, au gré des vagues, toute une promesse de catastrophes. Le bâtiment ralentit; on pointe les mitrailleuses...



...et déjà les gerbes de balles claquent sur la sphère diabolique



Trouée par les projectiles, la mine flottante coule et disparaît à jamais au sein de la mer



Un autre bâtiment passe rapidement. Il est chargé d'éviter à la flottille la surprise par des unités ennemies

Et la route se poursuit, en toute sécurité. Qu'un vaisseau de guerre ennemi vienne à apparaître, il sera torpillé



Le visage du soldat allemand d'Afrique

L'impitoyable climat et la lutte sans merci ont, derrière la chéchia verdâtre, buriné et endurci les traits du combattant Cliché: Kenneweg





CHASSE AU JAPON

Les magnifiques scènes de chasse que nous présentons sur trois pages sont extraites de la « Chasse du Shogoun », chef-d'œuvre classique de l'art nippon. Le précieux ouvrage comprend deux kakémonos de dix mètres de long ; il a été offert par le Tenno au Maréchal du Reich. Cette peinture date de 1710 et porte la signature de Yasunobu Kano, de la célèbre école de Kano. Dans l'histoire de l'art, cette œuvre est attribuée au Tsunenno Kano, et le maître, dans son grand âge, honora les peintures en y apposant son sigle. Il ne s'agit pas d'une série de xylogravures, mais d'un dessin original, coloré,

peint à la main, qui fait le ravissement des experts d'art japonais eux-mêmes. Les kakémonos représentent une chasse au pied du Fouji-Yama, organisée en 1193 par le Yoritomo Minamoto en honneur du Shogoun, administrateur du Tenno. Les chasseurs, portant des pantalons de cheval en peau de cerf ou de léopard, forcent leur proie à l'arc et aux flèches. Dans le groupe des rabatteurs, des porte-flèches et des fauconniers on remarque, chevauchant un destrier blanc, le jeune fils du Yoritomo ; au cours de la chasse il a réussi à abattre un cerf dix cors.

Clichés : Heddenhausen

VICHY

*Quelques vues
d'une calme résidence*



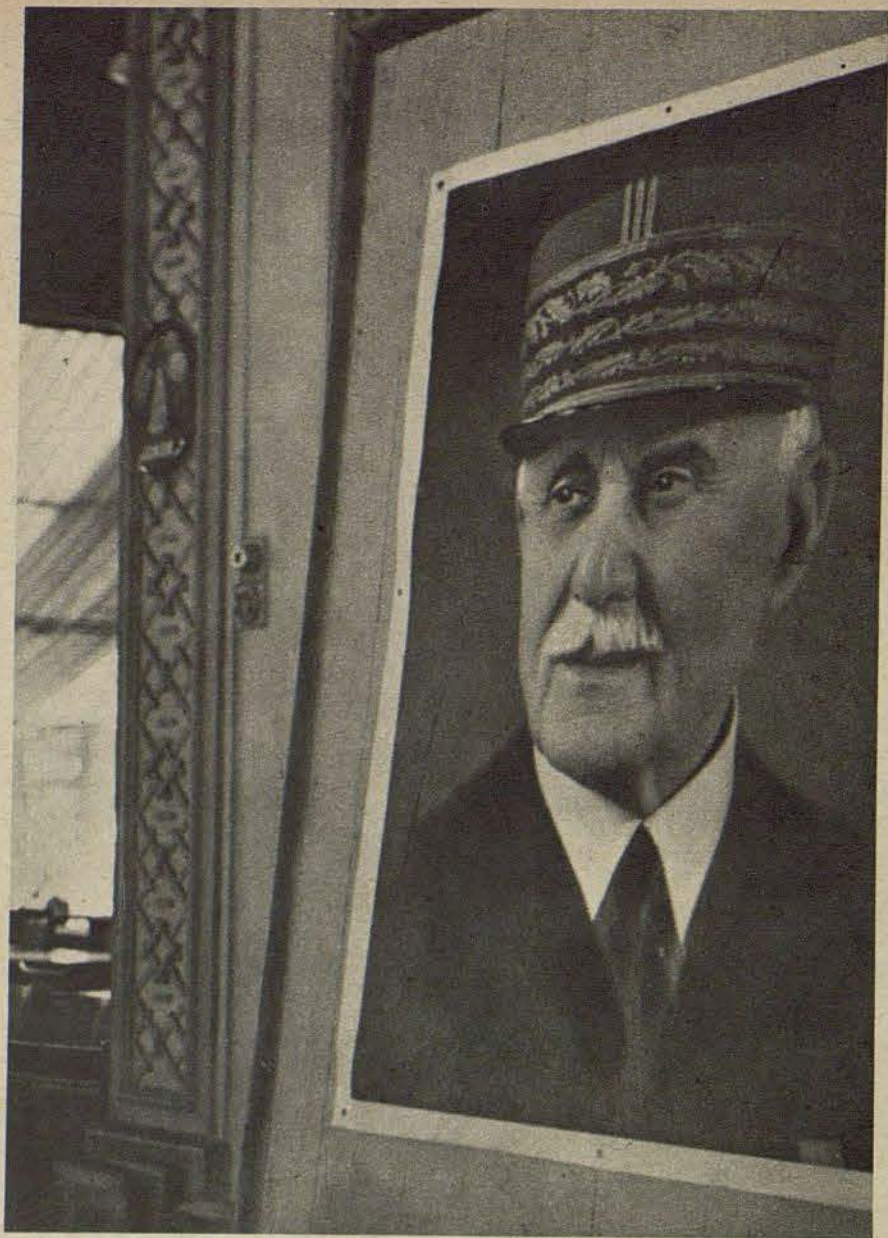
A l'hôtel du Parc, au coin de la rue du Maréchal-Pétain et de la rue Petit, se trouve le cabinet de travail du Maréchal de France. Sous son régime, le goût français de la discussion a fait place à la silencieuse méthode de travail des militaires. La vigilance que le maréchal Pétain consacre à sa tâche oblige ses ministères, dont les bureaux et les salles de conseil se trouvent également dans des chambres d'hôtel, à une attention soutenue et constante



On attend le Maréchal. Le maréchal Pétain, chef de l'Etat français, ne se fait voir que rarement; mais, dans les circonstances officielles, à l'occasion des réunions des Chantiers de la Jeunesse, on aperçoit la haute stature de l'homme qui, avec dignité et autorité, trace et dirige les tâches du gouvernement français

Relève de sentinelles devant l'hôtel du Parc. Toutes les heures, on relève les sentinelles, même devant chaque ministère. Ce sont des gardes-mobiles, choisis et disciplinés, et ce petit cérémonial militaire intéresse chaque fois de nouveaux spectateurs; car c'est le seul rite révélant les activités gouvernementales de Vichy au monde extérieur





«Patrie! Famille! Travail!» C'est par ces mots que Philippe Pétain adjure les Français pour «que vive la France». Et on les entend partout, tout comme l'on voit partout le portrait du Maréchal. L'œil railleur, l'image semble surveiller sans cesse tous ceux qui séjournent quelque temps à Vichy pour intriguer, espionner, chuchoter... Ce sont des réfugiés qui n'ont pas la permission de résider à Vichy et qui, maintenant, habitent Lyon. Ils continuent leurs transactions bancaires dans les arrière-boutiques de Clermont-Ferrand, et ce sont ceux-là qui n'ont pas encore compris que leur heure était passée



Un personnage décoratif: C'est le caïd Ben Tayeb Mahommed Bekkadour, membre de la Légion d'honneur, qui, pendant 18 ans, a servi aux colonies françaises, et qui était venu assurer le Maréchal du dévouement de sa tribu. Le caïd est accompagné d'un de ses fils

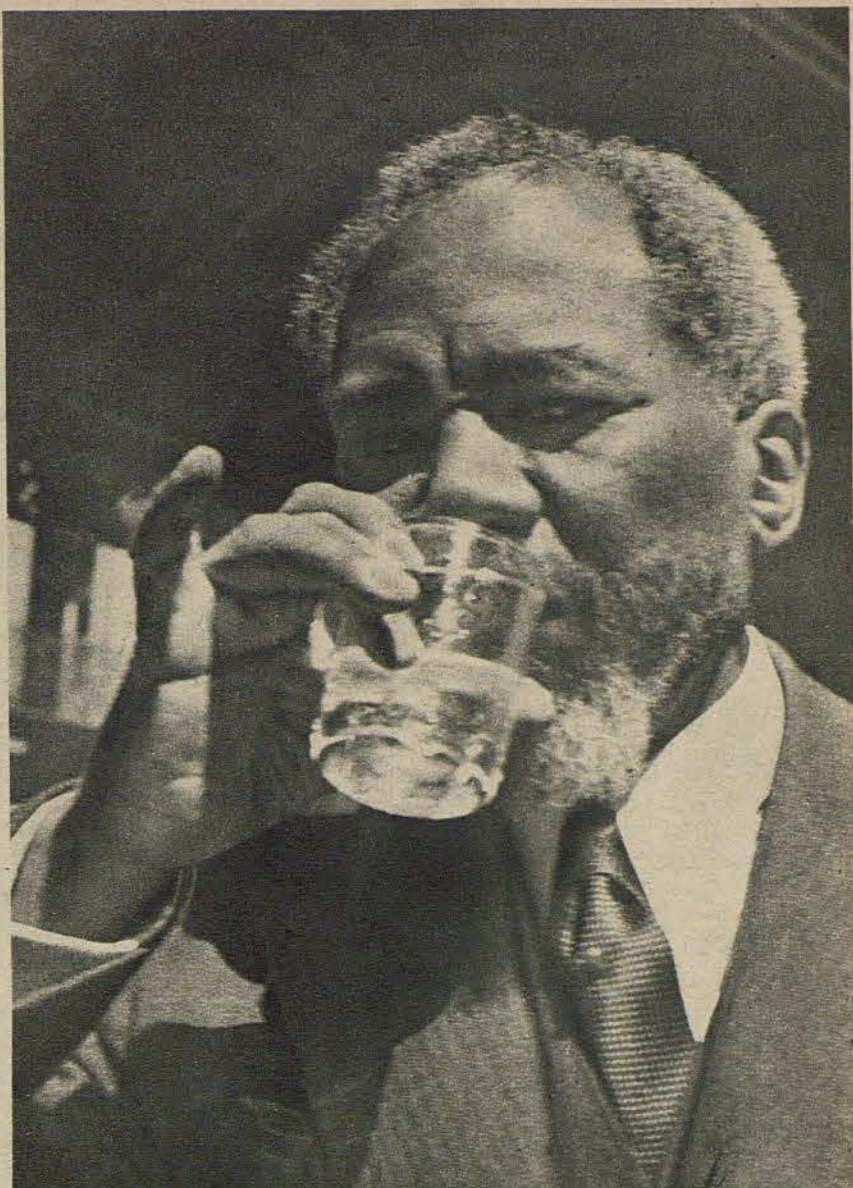


Voici Tout-Vichy thermal! Mon Dieu, ils s'étaient figuré que ce serait rudement intéressant; que, grâce à leur foie malade, ils auraient un permis de séjour. L'allée qui entoure le parc passe bien devant tous les grands hôtels, c'est à-dire devant les ministères; mais une promenade est si vite faite et la journée est si longue!



A la source de Vichy. Des milliers de malades fréquentaient jadis la célèbre station thermale. Vichy, par lui-même, ne comptait que 25.000 habitants. Aujourd'hui, le nombre des citadins atteint presque 100.000, et 40.000 d'entre eux appartiennent à l'appareil gouvernemental. Mais Vichy thermal reste quand même vide et sa physionomie est tout autre qu'autrefois; pourtant l'eau de Vichy, connue du monde entier, nettoie et apaise, tout comme auparavant, les troubles digestifs, et...

...Gratien Candace, l'ancien député de la Guadeloupe (à droite), essaie ici d'en faire l'expérience. Fini le temps où, portant le frac et le plastron immaculé, il se carrait dans le fauteuil du président de la Chambre, abattant son marteau chaque fois qu'un texte de loi était adopté! Cela lui arriva un jour 20 fois en 55 minutes. C'était presque un record, et quelle belle journée... d'autrefois!



Au bar des inquiets et des mélancoliques, face à l'hôtel des Ambassadeurs, qui abrite 26 ambassades et légations, les yeux des «combinards», des hommes d'affaires véreux se tournent sans cesse vers l'hôtel. Ils espèrent en quelque louche entreprise, attendant de pouvoir s'y immiscer, pour y apporter le trouble...

Mais le pas cadencé des membres des Chantiers de la Jeunesse sonne toujours à leurs oreilles. Ce sont de jeunes Français vigoureux, aux traits décidés dans le visage bronzé, qui, en tenue impeccable, s'adonnent à leur nouvelle besogne; et les temps nouveaux les accompagnent. Clichés: André Zucca



PETER ECKART:

Avec le chien Scyth, sur la route de l'exil...

DE Naples, nous suivions avec une impatience fébrile les événements de l'été 1919, durant lequel, avec l'aide des Anglais, la contre-révolution blanche pénétra jusqu'au cœur de la Russie rouge. Scyth, mon chien, envers le quel mon père faisait preuve d'une véritable ingratitude, et qu'il n'arrivait pas à supporter, m'offrit l'occasion de m'acquitter en partie de ma dette de reconnaissance.

L'entêtement que j'opposai alors au dégoût qu'éprouvait mon père pour l'animal a certainement sauvé la vie à Scyth. Il fallait me montrer digne de sa fidélité. Je ne veux pas me vanter de l'opiniâtreté avec laquelle j'ai résisté à mon père; mais, après ce que l'animal avait fait pour nous, je me serais senti indigne de vivre si, obéissant à l'ordre de mon père, j'avais noyé dans le plus beau des ports de ce monde le corps d'un chien qu'on ne pouvait plus souffrir.

La situation de mon père n'était pas agréable. Aujourd'hui, je comprends que, dans ses pensées, il n'y eût place que pour la marche de Denikine sur Moscou et pour les actes d'héroïsme de l'armée du Nord-Ouest, et pour celle de Youdenitch dont les volontaires accouraient de Narva contre Saint-Petersbourg. Un chien malade à en mourir, atteint d'une maladie répugnante et dont la vue soulevait le cœur ne troublait pas seulement le calme nécessaire à la réflexion avec laquelle toutes les démarches devaient être préparées. La présence d'un chien tout couvert d'ulcères et qui avait perdu presque tout son poil menaçait de nous faire expulser de l'hôtel, à l'époque où régnait dans le sud de l'Italie la chaleur d'un été torride et où les pays de la Méditerranée étaient encombrés de réfugiés, d'apatrides, ou de gens venus là chercher la guérison, de vainqueurs et de victimes d'une catastrophe qui, depuis cinq ans, ravageait le monde.

Si l'on nous avait mis à la porte de l'hôtel, où peu à peu on finissait par s'émouvoir en songeant aux dangers d'une épidémie propagée par Scyth, nous aurions difficilement trouvé un autre logement. Je puis dire, sans me vanter, que j'ai eu grand-peine à surmonter le dégoût et à lutter contre la pitié qui me prenaient lorsque je devais soigner le chien, trois fois par jour, besogne qui durait chaque fois plus d'une heure et qui consistait à faire prendre à l'animal un bain très chaud, puis à lui enduire entièrement le corps d'un onguent prescrit par le vétérinaire italien, et qui avait une odeur épouvantable.

Deux mois s'écoulèrent ainsi, sous une chaleur tropicale, pendant lesquels je m'acquittai de notre dette envers un animal qui avait fait preuve d'un attachement indéfectible, joint à la plus haute bravoure et à la plus profonde intelligence.

Finalement Scyth recouvra la santé. L'automne était venu. Le monde s'attendait à voir entrer Denikine à Moscou, à la tête de l'armée blanche victorieuse. Nous partîmes pour Odessa, afin de rentrer au pays immédiatement à la suite du vainqueur. Nous traversâmes de nouveau Stamboul et le Bos-

Dans la première partie, Peter Eckart nous a présenté Ivanoff, l'émigré, qui nous narre les péripéties de sa fuite de Russie soviétique, en 1919, avec les siens. Grâce surtout à Scyth, leur fidèle bouledogue, ils ont pu arriver sains et saufs à Naples où, dans un hôtel, toute la famille attend des jours meilleurs. Les Ivanoff espèrent ardemment leur retour en Russie

phore à bord du *Sicilia*, sur lequel nous avions réussi, à l'aller, à monter par ruse et qui, avant la guerre, nous avait ramenés à Naples où nous avions passé, insouciant, des journées de vacances.

Lorsque nous arrivâmes, fin novembre, à Odessa, la température variait entre dix et vingt degrés au-dessous de zéro. On ne pouvait trouver un

sons délabrés où la température atteignait divers degrés d'un froid cuisant, nous avons assisté à cette débâcle et à la révolte de la canaille.

Enveloppés dans nos couvertures, engoncés dans nos fourrures, nous écoutions le vacarme que faisaient, dans les rues, les déserteurs ivres de champagne. Des filles de joie hurlaient, des bandes de bolchevistes en embus-



«Une ombre immense passa, glissant sur l'eau, l'ombre d'un gigantesque bateau qui, par l'effet d'un mirage, semblait atteindre jusqu'aux cieux»

seul morceau de charbon dans toute la ville. Les mineurs du bassin du Donetz s'étaient refusés à travailler plus longtemps pour un régime contre-révolutionnaire dont la ruine semblait s'annoncer.

Cette ville d'étape savait déjà, ce que des millions de braves jeunes gens russes apprirent trop tard et durent payer de leur vie, que l'Angleterre redoutait la restauration du tsarisme qui sympathisait avec la Prusse, qu'elle n'avait que faiblement appuyé Koltchak, Denikine et Youdenitch afin de faire durer la guerre civile en Russie; enfin qu'elle avait trahi Youdenitch, lorsqu'il s'était approché de Saint-Petersbourg, et également Denikine alors qu'il s'appretait à porter le coup décisif contre Moscou.

Odessa se trouvait dans la fièvre de la débâcle. La trahison s'y alliait à la fourberie. Cachés dans de petites mai-

cade tiraient, continuant à l'étape de l'armée blanche leur guérilla.

L'armée blanche reculait et le front se rapprochait de la ville chaque jour davantage. Des bruits invraisemblables éclataient dans le dos de l'armée comme des obus toxiques. On parlait de trahison, de l'assassinat d'officiers, de fraternisation entre les Anglais et les Rouges.

Denikine et ses jeunes soldats combattaient déjà contre deux fronts, celui d'Odessa était peut-être le plus dangereux, parce que la lutte y était plus sournoise. Nous persistions à croire à un miracle, si malaisé que ce fût derrière des vitres brisées et couvertes de givre, par une température de plus de vingt degrés au-dessous de zéro, jusqu'au moment où le vent du Nord, qui soufflait en tempête, nous apporta le bruit du front.

LORSQUE s'effondrent les systèmes qui garantissaient l'ordre, se forment les bandes de ceux qui éprouvent de la jouissance à torturer les gens sans défense. Tout se déroula avec une effroyable rapidité. Des affiches, apposées sur les murs par les Anglais, annonçaient que leurs croiseurs et leurs troupes de débarquement garantiraient le départ des étrangers. Des bateaux de transport se trouvaient déjà à cet effet dans le port. Les canons de Sa Majesté assuraient la retraite et l'embarquement de l'armée de Denikine en la protégeant contre l'avance des bolchevistes.

Les Anglais pensaient comme ils le disaient, car le but de leur politique était de maintenir le désordre en Russie et de prolonger la lutte fratricide ils avaient intérêt à sauver les restes de l'armée blanche afin de l'employer de nouveau quand l'occasion se présenterait. Il fallait aussi donner au monde le spectacle d'un geste humanitaire. Des gens dont l'intérêt était de répandre cette idée prétendaient que l'on n'avait pas abandonné Denikine qui effectuait simplement une retraite stratégique. On avait commis une faute en éparpillant les forces sur trois fronts, au Sud, en Ingermanland et en Sibérie. On transporterait par mer l'armée de Denikine afin de l'employer autre part. Naturellement, on ne manquait pas de faire ressortir le désintéressement et la magnanimité qui ont toujours été les signes distinctifs du caractère britannique.

LES Anglais eux-mêmes n'avaient certainement pas compté sur la présence inattendue de la masse d'éléments rouges qui s'étaient tenus cachés jusque-là. Pendant que la bataille se déchainait à la banlieue nord de la ville, ouverte de ce côté sur la steppe, nous nous enfûmes vers le port. Nous nous sommes trouvés pris dans une foule de gens qui, chargés comme nous de tout ce qu'ils avaient, cherchaient à atteindre les bateaux. De temps en temps, un bruit sourd dominait les cris des femmes et des enfants; on eût dit un coup de fouet. On n'y prêta guère attention, jusqu'au moment où un enfant tomba; le sang ruisselait sur la face de cet innocent. Il avait reçu une balle en plein front. Des assassins en embuscade, sur un toit ou dans une cave, l'avaient tué.

La foule, saisie de panique, s'élança, piétinant les enfants. Des femmes s'agrippaient aux cheveux, se disputant l'entrée d'un porche où elles voulaient se réfugier. A trois ou quatre reprises, nous entendîmes la voix brève et coupante de mon père qui nous ordonnait de nous tenir les mains et de ne pas bouger. Alors, le calme nous revint. Nous nous empoignions par les épaules, par les mains, par le pan des vêtements, Olga, ma mère, mon père et moi. Les regards de Scyth m'incitaient à un calme incomparable. Ses yeux, au fond bleu, mais pour le reste bruns et brillants, m'inspiraient une confiance, une quiétude comme les autres n'en éprouvaient certainement pas. En partant, j'avais caché Scyth sous ma pelisse pour le protéger du froid.

Suite page 34

Creusez-vous un peu la tête...

...et vous trouverez la cause qui déchaîne un tel enthousiasme ou qui motive une telle tension parmi les personnages que nous vous présentons. Chez chacun d'eux, c'est un spectacle différent qui a déterminé les réactions observées



1

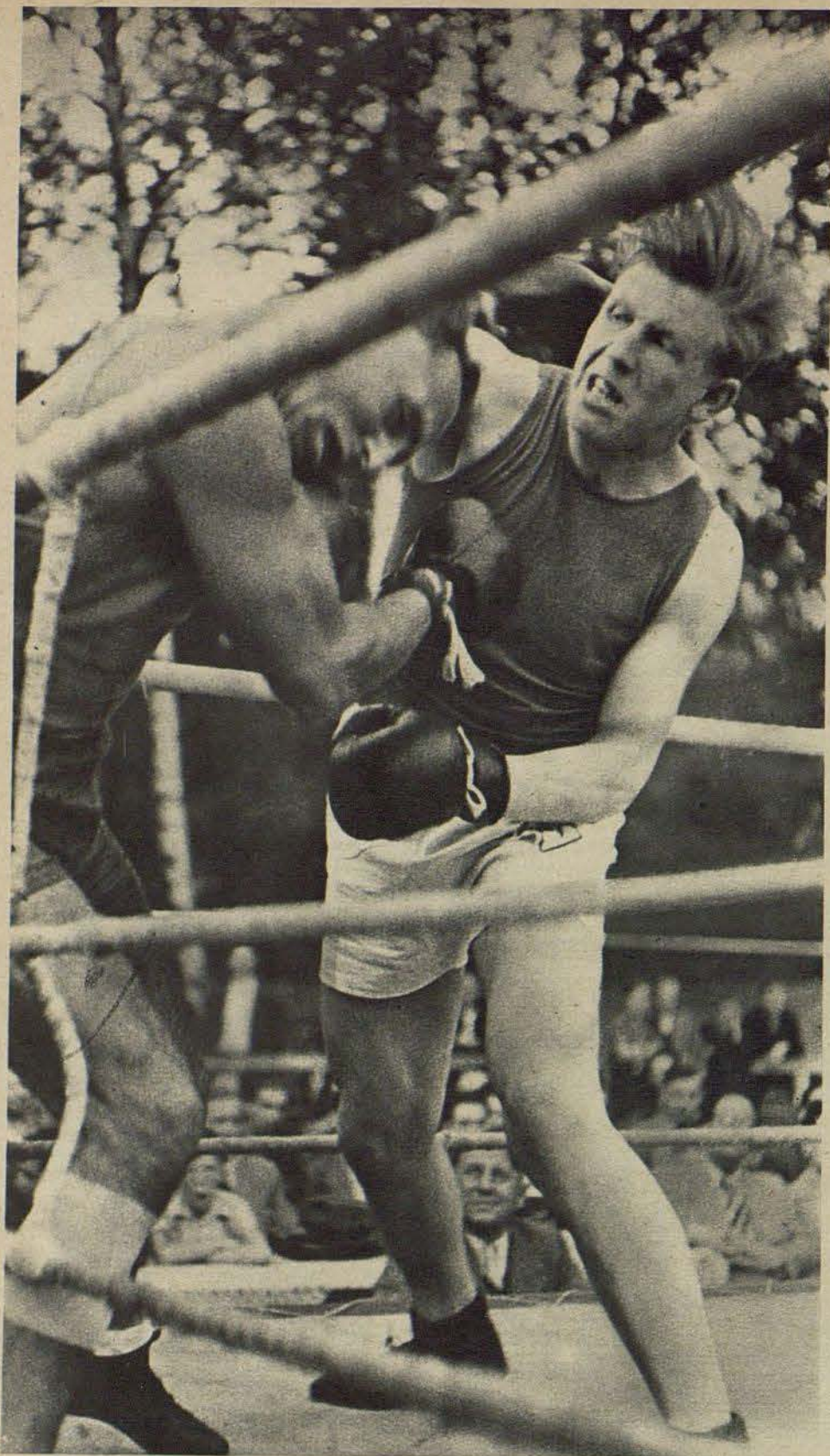
De quoi s'agit-il? Examinez attentivement les trois expressions de la petite dame du milieu. Qu'est-ce qui l'émeut à ce point-là? Un match de football?... Une course de lévriers?... Si vous êtes bon psychologue, vous interpréterez facilement son attitude.

2

Regardez maintenant le monsieur du premier rang. On peut dire qu'il est saisi par le spectacle. La façon dont il porte son chapeau est bien caractéristique. Et puis, il a l'air de connaître cela beaucoup mieux que tous ceux qui l'entourent. L'homme assiste à... Devinez quoi!

3

Encore une dame. La photo du haut la montre tout à fait tranquillisée; au milieu, elle s'énervé; mais, dans le bas, d'un geste désespéré, elle se prend la tête entre les doigts crispés. Dans quel cas, un spectateur manifeste-t-il tant d'émotion? Qu'est-ce que cette dame a bien pu regarder?



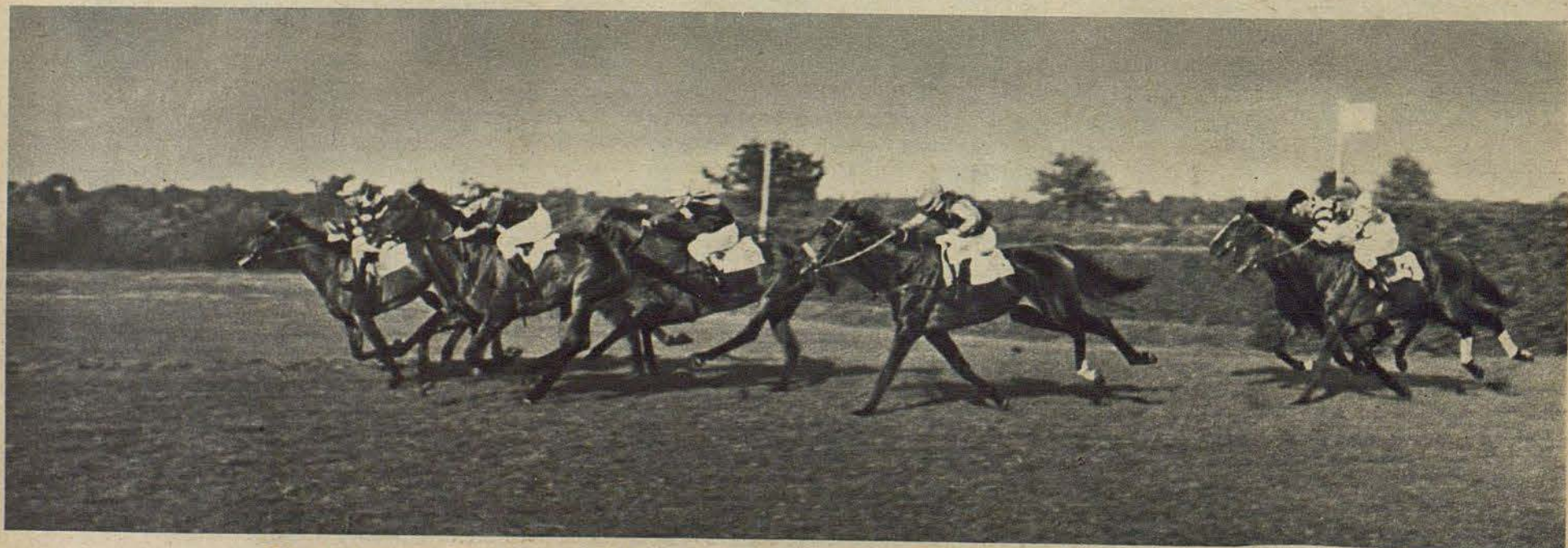
1

La dame assistait à un combat de boxe. Vous pensiez qu'il s'agissait d'autre chose ? A quoi ? A une course de relais ? Jamais de la vie ! Reportez-vous à la page précédente. Regardez la tension qui crispe les traits de notre spectatrice. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela y est !... Il en a pris un sale coup !... Mais, bien qu'elle ait pitié, elle veut voir, tout de même !



2

Pour le monsieur du premier rang, la chose était des plus simples. Il regardait un match de football, tout simplement. Vous n'avez pas senti qu'il attendait l'instant où il pourrait prendre l'arbitre à partie ! Rien ne lui échappe, il connaît toutes les règles. Il voit toutes les fautes... même quand il n'y en a pas. Mieux encore, depuis le début de la partie, il sait qui l'emportera



3

Ces dernières photos étaient celles d'une spectatrice qui assistait aux courses, à une épreuve hippique. Ce qui explique ses gestes désespérés : son favori a été battu. Voyez-vous, il ne faut jamais compter sur un cheval, mais elle avait peut-être mis tout son espoir dans le jockey !...

Clichés : Beetz

Un grand maître
du septième art:
EMIL JANNINGS

Des succès internationaux jalonnent la vie artistique du grand acteur qu'est Emil Jannings. Dans ses rôles, cet interprète classique incarne avec tant de talent les personnages qu'il représente, que ceux-ci semblent revivre à nos yeux. Son jeu unique symbolise tout ce qui est fatal et éternel. Au cours de sa collaboration avec Tobis, cette firme a procuré toutes les ressources techniques, et a assuré tous les moyens artistiques qui ont permis à Emil Jannings de déployer tout son talent. Dans chaque rôle l'acteur se montre différent; et sans cesse il entraîne les spectateurs dans le cercle magique qu'a su créer son art d'interprète et d'enchanteur. On a pu le voir représentant Frédéric-Guillaume I^{er} de Prusse; on l'a vu figurer "Traumulus", l'exalté, l'idéaliste à l'esprit délicat; il a été le "Gouverneur"; il a été le juge de paix finaud de la "Cruche brisée" d'Heinrich de Kleist; il a joué Robert Koch, le médecin, grand savant; et dans tous ses rôles il a confondu et charmé par la grandeur, la profondeur, la passion et la vitalité intense qu'il apportait dans son jeu. Mais c'est en créant son dernier film "l'Oncle Kruger", qu'il a atteint la perfection. Aucune œuvre, d'une telle ampleur, d'un art si vigoureux et concentré n'avait été jusqu'ici tournée en Allemagne. Et dans le monde entier, quand on s'entretiendra des inoubliables impressions qu'aura suscitées l'art dramatique, c'est Emil Jannings, dans les chefs-d'œuvre de la production Tobis que l'on citera.

TOBIS

Avec le chien Scyth, sur la route de l'exil...

Ses regards étaient fixés sur mon visage, comme ceux d'un enfant avide de savoir.

Nous restions donc au milieu de la ruelle d'où tout le monde s'était enfui, groupe isolé à la merci des assassins.

« Suivez-moi vers le bateau! » commanda mon père. Lorsque nous arrivâmes à l'endroit où la ruelle, dont j'ai oublié le nom, débouche sur le boulevard Nicolaïevski, les navires anglais tiraient dans notre direction. Ils tenaient sous le feu de leurs mitrailleuses le boulevard ainsi que la partie de la ville située derrière nous. Les canons lâchaient sans relâche leurs bordées. Par-dessus la ville, ils prenaient part à la lutte finale qui se déroulait autour d'Odessa.

Mon père était trop abattu pour faire aucune réflexion. Il avait saisi sous le bras ma mère qui tremblait et, rebroussant chemin, l'entraîna dans la ruelle qui offrait un abri douteux. Nous trouvâmes refuge dans une auberge borgne où, en temps normal, retentissait le bruit d'un piano mécanique et de sauvages chansons. Des gens anxieux, courbés par la peur, étaient assis sur des bancs et des chaises. L'atmosphère était enfumée. Des toux creuses de poitrinaires rappelaient que Russes, Anglais, Français, Ukrainiens, Levantins, arrêtés dans leur fuite, avaient passé un hiver impitoyable dans une ville où ils étaient restés des semaines sans charbon.

La nuit tomba. Il n'y avait ni lumière ni chauffage. Dans la profonde obscurité s'accomplissaient des crimes, se passaient des scènes d'un désespoir qui se trahissait par des cris ou par des sanglots étouffés, plus poignants encore. Nous devinions que d'abominables sujets profitaient de l'occasion pour dépouiller des fugitifs, à demi morts d'angoisse. Mais Scyth veillait et grondait, c'est grâce à lui sans doute que notre petit groupe ne fut pas molesté. J'étais trop jeune alors pour bien comprendre tout. Mais je sais aujourd'hui que, cette nuit-là, dans le bruit du combat qui déferlait presque jusqu'à nous, des actes de violence de toute sorte furent commis, au milieu de nous, parmi les fugitifs.

Une nuit, même la plus terrible, ne dure pas éternellement. Quand vint le matin, nous vîmes, étendue le long du mur, une femme, le visage violacé et dont la langue pendait. « Ils l'ont étranglée », murmurait-on derrière nous. D'autres disaient qu'elle s'était étranglée elle-même.

Ma mère eut alors une crise de nerfs: « Mieux vaut mourir, mieux vaut mourir! » criait-elle d'une voix perçante. Je ne l'avais jamais entendue crier ainsi. Elle s'élança dans la rue et mon père la suivit rapidement. Dehors, la neige, qui était tombée pendant la nuit, craquait sous les pas. Les nuages, très bas, pesaient sur la ville. Les canons semblaient avoir cessé de tirer. On entendait, du côté du port, le bruit martelé des salves intermittentes de mitrailleuses.

Nous avons descendu la ruelle en courant, puis, traversant le boulevard Nicolaïevski, nous nous sommes dirigés vers un grand paquebot. Une foule de gens se pressaient autour de la coupée. A gauche, une mitrailleuse aboyait.

Scyth courait à côté de moi. Ma mère, mon père et Olga grimpèrent en trébuchant l'échelle auprès de laquelle des soldats anglais montaient la garde. Mais moi, on m'arrêta. « Pas de chien! Les chiens doivent rester. Danger d'épidémie! » D'une bourrade brutale, on me repoussa. Des gens passèrent

devant moi. A gauche, la mitrailleuse continuait d'aboyer. Sur le boulevard, où affluaient les masses de fugitifs sortant des ruelles, des gens tombaient. Des récits de guerre m'avaient appris à connaître ce qui, trois ou quatre fois, avait passé en sifflant près de ma tête, c'étaient des projectiles. Scyth sauta pour que je le prenne, et je le saisis pour ainsi dire au vol. Je le cachai sous ma pelisse et, me faufilant dans un groupe de cinq à six personnes, je montai avec elles l'échelle et franchis la passerelle. Ce vapeur était le *Prague* et il avait appartenu au Lloyd Triestino. Les Italiens l'avaient confisqué. Le navire battait maintenant pavillon anglais; mais l'équipage était italien. C'était un bâtiment de 13.000 tonnes.

La crise de nerfs qu'avait eue ma mère nous avait sauvés. Nous avions saisi la dernière chance de nous échapper. Près de la Ville de Londres, hôtel de luxe dont les bâtiments dominaient le boulevard Nicolaïevski, un groupe d'individus dépenaillés apparut. Ils pointèrent une mitrailleuse au coin de l'hôtel. Une panique s'empara des milliers de gens qui encombraient le pont du *Prague*. Des balles ou une angoisse hystérique abattaient les gens par tas. Les navires de guerre anglais — ils étaient huit, je me souviens — tiraient juste au-dessus ou à côté de nous. Les matelots tranchèrent les câbles pour ne pas avoir à descendre sur le quai où les aurait abattus quelqu'une de ces balles, tirées de flanc, dont l'odieux sifflement passait près de nous.

Dans leur folle agitation, les gens se pressaient et se battaient à toutes les entrées d'escaliers, à toutes les portes, aussi bien celles qui donnaient accès aux salons, aux cabines, qu'à celles qui menaient aux pièces réservées aux officiers du bord. Par-dessus les têtes, on frappait ceux qui se trouvaient serrés contre les portes et empêchaient de les ouvrir. Ceux qui s'efforçaient d'entrer accusaient ceux qui étaient devant eux de vouloir leur mort, d'être de mèche avec les Rouges. C'étaient des diables, des assassins, criaient-ils. Et ils se lamentaient: « Vous voyez bien qu'ils tirent! Vous, là-bas! Ecoutez donc! Ils tirent! » D'autres tâchaient de calmer ceux qui criaient le plus haut, pensant que ce n'était pas sur le *Prague*, mais sur Odessa que l'on tirait. Mais, au lieu de reconnaître leurs bonnes intentions, on les maudissait et on les frappait.

Je courais à la recherche de mes parents quand un officier, devenu lui-même nerveux, me saisit par l'épaule et m'ordonna de me coucher sur le pont. J'obéis sur-le-champ. L'angoisse que j'avais eue en songeant au sort de mes parents fit place à une peur effroyable qui étouffait tout sentiment de honte, la peur de quelque chose que je n'arrivais pas à me représenter et qui allait survenir si je n'obéissais pas immédiatement à l'ordre de l'officier. Couché à plat ventre, je fus saisi d'un rire inextinguible, d'un rire effrayant, douloureux, et que j'étais hors d'état de maîtriser. Scyth me léchait le visage. Au menton, que le froid et le vent glacial avaient rendu insensible, je sentais le souffle chaud de son museau, vivante affirmation que le printemps reviendrait un jour avec son doux zéphyr. Au milieu de tous ces insensés, le chien me parut le seul être raisonnable. Son calme merveilleux, son tendre empressement m'aiderent à vaincre ce rire nerveux, plus doulou-



EXTRA leicht

Hensoldt
DIALYT

Jumelles prismatiques
pour le voyage, le sport, la chasse

M. HENSOLDT & SOEHNE
Opt. Werke A-G, Wetzlar

reux encore que ne l'eût été une crise de larmes.

Les vagues redoutées de la mer Noire lançaient leurs embruns jusque sur le pont où l'eau gelait sous forme d'une mousse glacée. Les rampes et les poignées des portes, sous la couche de glace, se transformaient en informes bourrelets. Cheminées, bossoirs, bastin-gage, passerelle de navigation étaient recouverts d'une couche de glace épaisse comme le bras. C'était à n'y rien comprendre. Pendant que la température, au dire des matelots, restait invariablement, jour et nuit, à vingt et un degrés au-dessous de zéro, nous naviguions à travers les tourbillons

d'une brume blanche, glaciale, qui permettait à peine de respirer, et dont les gouttelettes piquaient comme des aiguilles. La tempête de neige qui apportait avec elle l'inférieure force de destruction de l'Asie centrale accompagnait notre bateau dont les milliers de fugitifs grelotaient, nez, oreilles et pieds gelés, et se roulaient dans des convulsions, appelant, dans toutes les langues d'un ciel que nous n'espérions plus revoir, la délivrance et la mort. Dès que l'on descendait sous le pont, tout se mettait à tourner autour de nous dans les salles fermées. Les water-closets étaient gelés, et on ne pouvait les utiliser. Impossible de relater

en détail cet enfer de saleté et l'état écoeurant dans lequel vivaient les gens. Un grand nombre de passagers moururent. Nous étions surpris de voir que la plupart d'entre eux et nous-mêmes vivions encore. Si tous n'avaient pas eu des pelisses dont, à la mode russe, on porte le poil à l'intérieur, l'ange de la mort aurait certainement éteint de son souffle toute vie à bord de ce bateau dont les réserves de charbon s'épuisaient.

AU bout de quatre jours de navigation, pendant lesquels le bateau avait souvent dû stopper, le commandant ne put nous cacher plus longtemps la vérité. Nous aurions dû, depuis longtemps, être entrés dans le Bosphore et avoir jeté l'ancre devant Stamboul. Des officiers traversaient les salles, qui ressemblaient à des hôpitaux de pestiférés. Ils affirmaient aux gens apathiques, et qui n'avaient même plus la force de se révolter, que nous ne pouvions trouver l'entrée du Bosphore et que nous ne la trouverions pas tant que durerait cette affreuse tempête de neige, la plus terrible, la pire que l'on eût jamais vue dans l'histoire de la navigation.

Il est de fait qu'elle est entrée dans ses annales. Elle a coûté plus de quarante bateaux. Nous ne le savions heureusement pas alors.

C'était pour nous presque une consolation d'entendre la trompe de brume dont l'appel nous faisait sursauter, et d'apprendre, comme le disaient en manière d'excuse les officiers, que d'autres bateaux erraient devant le Bosphore, prisonniers du temps le plus bouché que ces marins eussent jamais vu au cours de dizaines d'années de navigation. Ils ne savaient pas com-

bien il y en avait. « Naturellement, disaient les officiers ; mais ils doivent être nombreux. Du reste, il était inutile d'avoir peur ; il ne pouvait y avoir collision, car tous tournaient en rond à la vitesse de limaces et un abordage ne pouvait pas être dangereux. »

La plupart des passagers n'avaient plus mis le pied depuis des jours sur le pont transformé en désert de glace et ils ne se faisaient aucune idée de la tempête de neige. Les quelques gens qui avaient préféré, comme nous, à l'air irrespirable de l'entrepont, le danger d'avoir le nez et les oreilles gelés s'étaient accoutumés à se dire que chaque heure pouvait être la dernière. Ce voyage avait pour nous quelque chose d'irréel ; il nous semblait en vérité que nous n'existions plus. Peut-être descendions-nous le cours de l'Achéron que les Anciens ont dû certainement placer au delà du Bosphore. La vue de notre bateau sous sa carapace de glace, avec ses superstructures dont les formes s'effaçaient sous le jeu de vapeurs glacées, éveillait en nous l'idée baroque que nous n'errions plus sur la mer Noire. En réalité, nous voyions les Enfers tels que les a dépeints Homère, et le nocher de la Mort tenait la barre. Ces visions de notre être physique qui voulait vivre encore devenaient un cauchemar pour notre âme immortelle qui ne pouvait ni comprendre ni se résigner à perdre son enveloppe matérielle. Nous étions la proie de nos imaginations et nous souffrions tous plus ou moins d'hallucinations.

Quand les matelots nous affirmèrent que nous croisions déjà depuis six jours devant le Bosphore, nous ne pouvions plus les croire. Nous ne réagissions plus à l'instinct de conservation, tombé au plus bas degré. Nous étions

Suite page 38



«... J'avais caché Scyth sous ma pelisse pour le protéger du froid...»

Dessins : Malchert

MERCEDES
Machines de bureau

A ECRIRE · A CALCULER · A ENREGISTRER

MERCEDES BÜROMASCHINEN-WERKE AG · ZELLA-MEHLIS/TH.



Dans l'église Saint-Thomas de Leipzig où, en 1729, Jean-Sébastien Bach a, pour la première fois, dirigé sa Passion d'après Saint-Matthieu, la maîtrise chante encore tous les vendredis et tous les samedis. Il y a 700 ans, elle chantait à l'occasion des mariages et des obsèques. Avant d'atteindre le degré de perfection actuelle, il lui a fallu parcourir un long chemin. De 1723 à 1750, le maître de chapelle en fut Jean-Sébastien Bach, ce génie musical qui, à Leipzig, créa ses œuvres immortelles. Actuellement, la maîtrise est conduite par le professeur Gunther Ramin, qui veille jalousement aux vieilles traditions

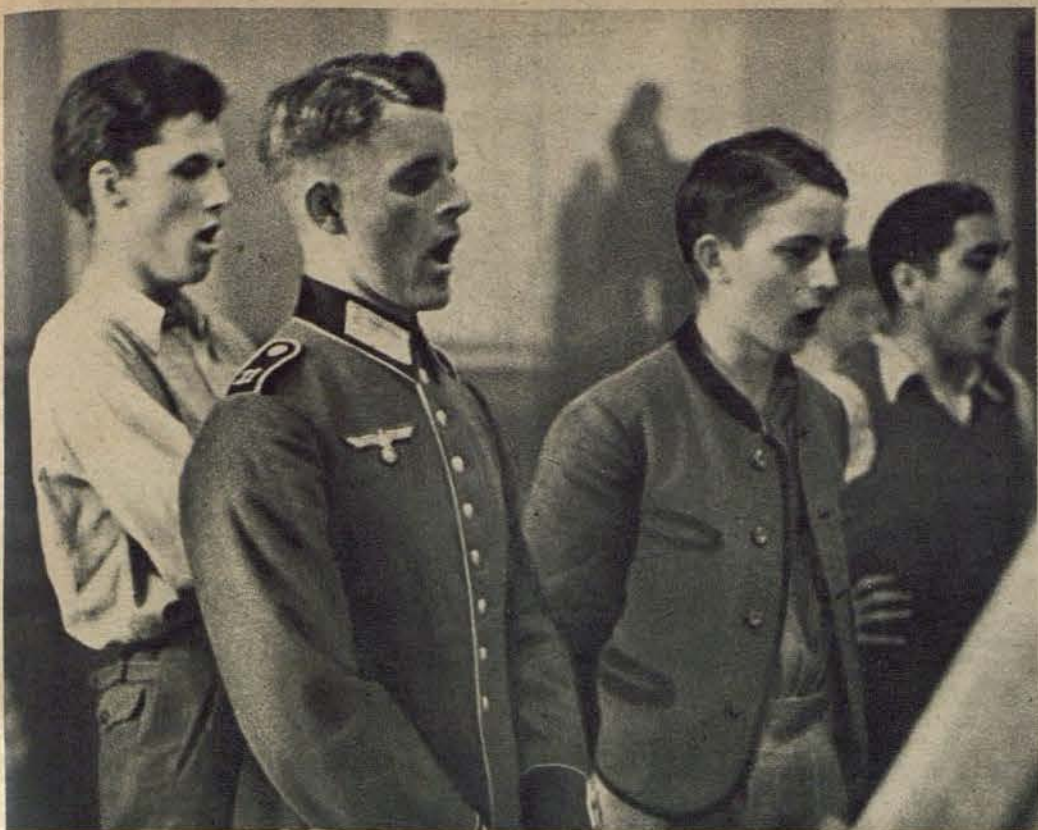
Le septième centenaire de la maîtrise de Saint-Thomas

La maîtrise de Saint-Thomas de Leipzig, qui a toujours compris 60 chantres, célébrera cette année son 700^e anniversaire



En battant la mesure sur l'épaule de ses jeunes camarades qui chantent à livre ouvert, le soliste soprano, un élève qui a déjà quelque expérience, les habitue à la fois au rythme et au ton. La maîtrise n'admet que des jeunes gens supérieurement doués pour la musique, et c'est pour les parents un grand honneur que leur fils y soit admis

La maîtrise marche avec le siècle. La maîtrise ne se borne pas à l'étude et à l'exécution des chants religieux, mais à celles de toute la musique allemande. Ses membres, en uniforme de la Jeunesse hitlérienne, se produisent à l'Hôtel de Ville de Leipzig, à l'occasion de la réception d'hôtes étrangers. La maîtrise se déplace fréquemment dans de grandes usines, et elle offre aux ouvriers une heure de noble récréation. Elle participe à de nombreux voyages à l'étranger pour y faire connaître la musique allemande et son charme



Les membres de la maîtrise appelés sous les drapeaux passent leurs heures de permission avec leurs camarades et, dans la musique, trouvent le délassément des courts instants de détente



Garçons studieux. Tout en poursuivant leurs études musicales, les jeunes membres de la maîtrise de Saint-Thomas complètent leur instruction générale. La ville de Leipzig s'occupe de leur éducation et en acquitte les frais. Une bonne camaraderie règne entre ces jeunes gens; les plus âgés aident les plus jeunes dans leurs travaux



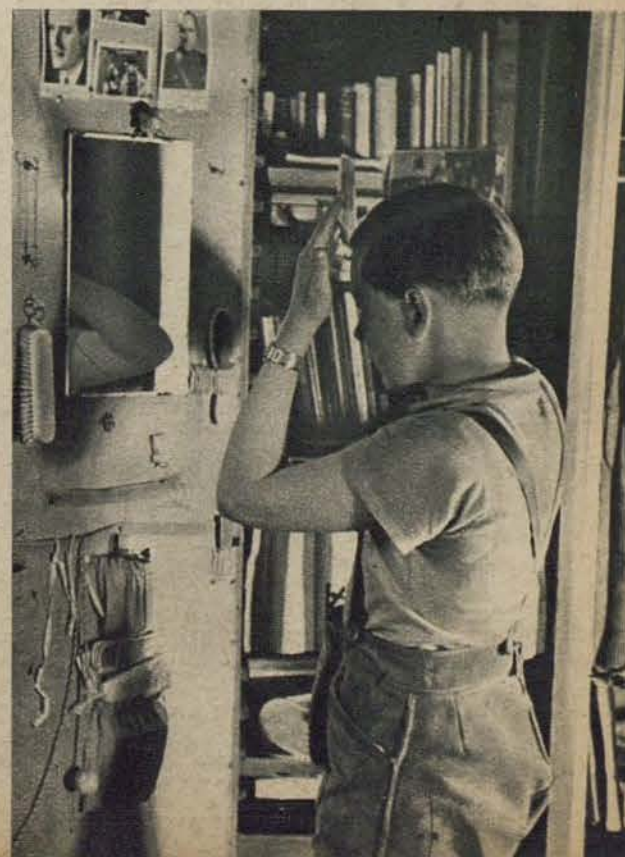
Sous la direction du «Préfet». Trois des élèves de première, les mieux doués, dirigent à tour de rôle le chœur lorsqu'il chante à Saint-Thomas. Ils portent le titre honorifique de «préfets». Les jeunes sont habitués à obéir ponctuellement à leurs camarades plus âgés, et cette simple discipline donne d'incomparables résultats



Jeunesse saine. Sans hâte s'accomplissent les devoirs quotidiens; mais, pendant les récréations, les jeunes gens s'adonnent aux jeux et aux sports. Agiles et joyeux, ils montrent suffisamment d'émulation dans les exercices sportifs; et ils se classent en bonne place au cours des compétitions sportives entre la Jeunesse hitlérienne et celle des écoles

Une rale impeccable. Ordre, propreté, entretien des vêtements sont d'ailleurs de règle. Chaque membre de la maîtrise possède une armoire où il range soigneusement ses affaires. A l'intérieur de la porte sont encore gravés les noms des prédécesseurs; et il arrive que de vieux messieurs viennent reconnaître leur place et revivre un instant leur adolescence en bavardant avec leurs jeunes camarades de la maîtrise de Saint-Thomas

Photos: Lenka von Koerber



Avec le chien Scyth, sur la route de l'exil...

plongés dans une sorte de léthargie d'où était bannie toute peur des bateaux que nous entendions souvent passer devant ou à côté de nous. Nous n'avions non plus le désir d'une autre vie, soumise aux lois de la terre et où existeraient de nouveau le soleil, la terre ferme, la chaleur. La manifestation de la vie n'était plus, tout au fond de nous, qu'une petite flamme, prête à s'éteindre, sans résistance, s'il le fallait.

Le huitième jour, les matelots prétendirent qu'ils avaient reconnu à leurs signaux trente-sept bateaux qui croisaient comme nous sur l'espace le plus restreint, dans l'espoir insensé de trouver, avec une visibilité de trois mètres, l'entrée d'un bras de mer pas plus large que le lit d'un fleuve, et qui, du parvis de l'enfer, nous mènerait dans la mer de Marmara et dans les sphères de la vie et de la lumière.

DE nombreuses années se sont écoulées depuis, mais je ne puis encore trouver les mots qui pourraient dépeindre ce que notre famille a souffert. Mes parents, Olga, mon frère et moi, nous nous étions installés dans l'escalier qui menait des premières aux secondes classes. Oui, j'avais un frère dont je voulais taire la brève et pitoyable existence. Il avait deux ans de plus que moi, mais il n'a pu supporter les épreuves que nous ont apportées ces journées où les hommes mouraient, naissaient, puis disparaissaient au milieu de nous, ces journées où les mères devenaient folles. Mon frère s'effondra, le huitième jour.

Scyth qui dormait la plupart du temps, se comporta, ce jour-là, comme s'il avait lui-même perdu l'esprit. Il aboyait, gémissait, me léchait, me tirait par les pieds, par les poignets et n'eut de cesse que je ne l'eusse accompagné sur le pont. J'avais appris à obéir aveuglément à cet animal dont l'instinct bien supérieur au nôtre trouvait toujours la juste solution. Cette fois, il m'attira à bâbord. Il me fit franchir le pont couvert de glace et que barraient par endroits des amas de neige et il m'entraîna vers l'avant.

Alors, se produisit le miracle. Dans la grisaille qui, depuis une semaine, noyait le ciel, se dessina et grandit un cercle de clarté. Bleus, jaunes et rouges, des anneaux se formaient autour d'un noyau lumineux. C'était le soleil. Il y avait un soleil ! Croire qu'il n'existait plus n'était qu'un leurre, leurre également était de croire que nous étions déjà trépassés, rayés de l'existence et que nous ne reverrions plus l'astre de la vie. Une ombre immense passa, glissant sur l'eau, l'ombre d'un gigantesque bateau qui, par l'effet d'un mirage, semblait atteindre jusqu'aux cieux.

Une force irrésistible me jeta, tout de mon long étendu, sur le pont couvert de glace. La lumière ! elle a percé, pensais-je. Victoire indescriptible, enivrante, sur les ténèbres. Mais, maintenant, la mort est là. Le bateau va nous aborder. Nous sommes perdus ! Malédiction !

Je me relevai avec effort, le bâtiment ne nous avait pas éperonnés. Pendant que le rayon de soleil pâlisait, je vis le grand navire s'évanouir derrière nous comme un spectre. Happé par les tourbillons de neige. Je compris : au dernier moment, le capitaine, qui s'était attaché avec une corde à la passerelle, avait renversé la barre et évité la collision. Notre bateau avait brusquement changé d'erre, c'est ce qui m'avait jeté à terre.

Encore tout étourdi, je vis, en regardant autour de moi, qu'un grand nombre de gens étaient montés sur le pont. Des madriers étaient tombés et sous l'un d'eux gisait Scyth, dont les yeux voilés de douleur étaient fixés sur moi. Je le descendis dans l'entrepont. A moitié paralysé, il souffrait sans pousser une plainte. C'était un héros que mon petit chien, mon fier petit chien. Mon père me dit qu'il avait probablement le bassin fracturé.

IL est vraisemblable qu'en changeant brusquement de direction le capitaine avait fait renverser la vapeur. Sur le bateau, tout était sens dessus dessous. Lampes et vaisselle étaient brisées. Les gens avaient roulé les uns sur les autres. Mais l'effroi ne tarda pas à faire place à une joie indescriptible. Par des larmes et non par des mots s'exprimaient les prières. La lumière du soleil entraînait à flots par l'écoutille. Les ténèbres n'avaient englouti que pour quelques minutes la merveilleuse apparition du disque de lumière blanche, entouré d'anneaux bleus, jaunes et rouges. Joie inconcevable ! Le soleil nous était définitivement rendu. Tout autour du bateau s'écartaient les nuages et les rideaux de brume qui avaient bou-

nébrés ; avec des gestes d'extase, il était monté sur le bastillage.

Ce que personne n'aurait cru possible se produisit. Nous l'avons retrouvé à Constantinople. Un paquebot, le *Pierre-le-Grand*, l'avait sauvé. C'est le vapeur qui nous aurait abordés si la première lueur du soleil ne s'était montrée. Nous avons dû laisser mon frère à Stamboul, dans un asile d'aliénés, où il est mort deux ans plus tard sans avoir recouvré la raison.

LA petite île rocheuse de Prinkipo, où les Anglais nous ont internés pendant quatre mois, se trouve dans la mer de Marmara. Vous devez penser que des épidémies avaient éclaté à bord et qu'on ne voulait pas lâcher sur l'humanité des gens susceptibles d'apporter la contagion.

Je bénissais les Anglais pour la captivité dans laquelle ils nous retenaient. Nous avons passé paisiblement les premiers jours de printemps dans la blanche villa de quelque seigneur turc en fuite et qui, peut-être, avait abrité l'état-major d'une division allemande des Dardanelles. Scyth restait étendu sur des couvertures, sous la tiédeur du jeune soleil, résigné et sans se plaindre. Comme toutes les créatures qui n'ont pas oublié les lois de la nature, il espérait que les rayons du soleil, maître de toute chose, allaient guérir son corps brisé. Mon père lui-même ne pouvait le regarder sans éprouver un

apporter des tranches de cette viande salée et de les mettre sous le nez de son petit chien chéri, malgré le dégoût qu'il manifestait visiblement pour un mets qui, jadis, lui aurait semblé ce qu'il y avait de plus délicat et de plus appétissant. Et cela causait souvent des scènes. Ma mère et moi, nous ne pouvions supporter la vue de ce douloureux froncement du nez par lequel Scyth se défendait instinctivement contre l'odeur de la chair morte. Nous grondions Olga et disions qu'elle le tourmentait. Alors, elle se sauvait en pleurant tout haut. Qu'un être vivant, après des mois de famine, ne pût trouver plaisir à manger du corned-beef lui paraissait sans doute pire que la mort. Ce qui la consolait, c'était que Scyth ne dédaignait pas le lait condensé.

Le matin de ce jour-là, un orage avait encore avivé la splendeur de la floraison luxuriante qui embellissait Prinkipo, couleurs et parfums charmaient plus que jamais les sens. Soudain, nous entendîmes sangloter Scyth. Je dis bien : il sanglotait. On eût cru entendre pleurer un enfant arraché au sein de sa mère et qui lui dit un dernier adieu. Nous accourûmes. Scyth s'était dressé sur ses pattes de devant qui tremblaient. Bien que l'arrière-train paralysé l'en empêchât, il s'efforçait de nous caresser les mains. Il ne se calma que lorsque je lui eus pris le museau dans mes doigts... Un dernier regard de tendresse indicible... et il retomba inanimé.

Nous avons enterré Scyth au pied d'un cyprès qui s'élevait vers le ciel de la mer de Marmara, comme la flamme verte d'un bûcher.

Voilà, Monsieur, l'histoire de mon bouledogue.

JE respectai par mon silence le trouble qui s'était emparé de mon ami de rencontre. J'évitai de le regarder pour ne pas découvrir sur son visage les traces d'une émotion dont nous disons qu'elle n'est pas virile et dont nous croyons qu'il faut en avoir honte.

M. Ivanoff qui, au cours des quinze années de sa nouvelle existence, s'était créé une situation honorable, fit lui-même signe qu'il était prêt à laisser retomber dans l'oubli la tombe de Prinkipo dont, pour quelques instants, il avait ranimé le souvenir.

« Si vous le voulez bien, dit-il, laissons les morts à l'Achéron et accordons aux vivants ce qui leur revient. Je crois qu'un bain nous fera du bien. Je connais à Péra un jardin où les beautés dévoilées nous rappellent que, si des animaux jouissent de la raison, les hommes qui se perdent à l'ombre d'un groupe de cyprès, dans la contemplation d'un couple d'yeux noirs comme la nuit, en sont assez dépourvus. »

« Comme vous voudrez, Ivanoff. Allons-y ! » Nous avons alors réglé nos consommations au cafetier, homme moderne qui, depuis les jours de Scyth, s'était déshabitué de bien des folies d'autrefois, de porter le fez, par exemple. Puis nous sommes descendus vers la plage, sans nous hâter, gémissant à cause de la chaleur.

Nous n'avons pas tardé à oublier dans l'onde fraîche une tempête de neige qui, pendant dix jours, avait fait rage, à vingt et un degrés au-dessous de zéro, et qui avait expédié dans l'autre monde quarante bateaux et bien des gens.

Mais M. Ivanoff, mon ami de rencontre, n'avait aucunement oublié. Il me mena à Prinkipo. Un canot automobile, rapide comme une flèche, nous y conduisit, et nous avons consacré une minute de recueillement et de gratitude à la mémoire du bouledogue Scyth dont l'intelligence était si fine.

FIN



« ... Il ne se calma que lorsque je lui eus pris le museau dans la main... »

ché la vue. A quelques milles à bâbord, s'estompait dans la brume une côte montagneuse. Les matelots et les officiers nous crièrent : « Voilà le Bosphore ! » De tous côtés apparaissaient des bateaux avec leurs panaches de fumée.

L'émotion qui s'était emparée de nous doit nous faire excuser de n'avoir remarqué l'absence de mon frère qu'au bout d'un certain temps. D'après ce que disaient les matelots, qui ne savaient pas qu'il était de notre famille, il se trouvait sur le pont au moment où le soleil avait enfin dissipé les té-

sentiment de compassion. Ma mère, Olga et moi, nous nous jouions une triste comédie. Nous dissimulions nos sentiments en présence de notre petit bouledogue, jadis si belliqueux. Nous nous racontions et nous racontions à Scyth qu'il allait mieux de jour en jour, que notre petit chien serait bientôt tout à fait remis et qu'il sauterait comme un beau diable à la tête des beaux petits chevaux pour leur baiser les naseaux. Le corned-beef que nous servaient les Anglais lui plairait sûrement.

Olga ne pouvait s'empêcher de lui

Quelques heures de détente à Berlin

Pour se rendre en permission, les soldats allemands passent très souvent par Berlin. Ils ont quelques heures à attendre et, comme de juste, ils en profitent pour voir un peu la ville. Devait-on les laisser aller au hasard, à pied, dans cette cité immense ? Non ; l'organisation « La Force par la Joie » vint naturellement à leur aide, et elle eut la bonne idée de leur faire visiter Berlin dans un véritable et historique char à bancs Kremser



Tourisme berlinois 1941

« Les touristes » sont des soldats allemands qui ne connaissent pas Berlin. Ils font en char à bancs Kremser le tour de la ville. Les lieux intéressants leur sont montrés, et des guides compétents les leur commentent. Il va de soi que les soldats sont particulièrement intéressés par les Berlinoises. On échange des plaisanteries, on rit, la bonne humeur de la permission fait le reste et, à grands cris, quelques jeunes filles sont invitées à monter en voiture. Et puis, on s'arrête à la porte de Brandebourg, où l'on se fait photographier en souvenir de la randonnée ; et l'on continue par un petit tour...



... au Tiergarten. C'est ici, en plein air, que commence la petite aventure de la permission, celle qu'on pourra plus tard raconter aux camarades. Mais, pour l'instant, on achète...

... à une vendeuse de la place de Potsdam quelques fleurs, que l'on offre aux joyeuses invitées en signe de remerciement et de séparation. Ensuite, c'est le retour vers la gare, et peut-être qu'une jeune fille, encore, échangera avec l'un ou avec l'autre un dernier adieu. Il n'y a pas de doute, les noms et les adresses, les numéros de secteur postal ont été échangés... et soigneusement notés

Foto: Voigt

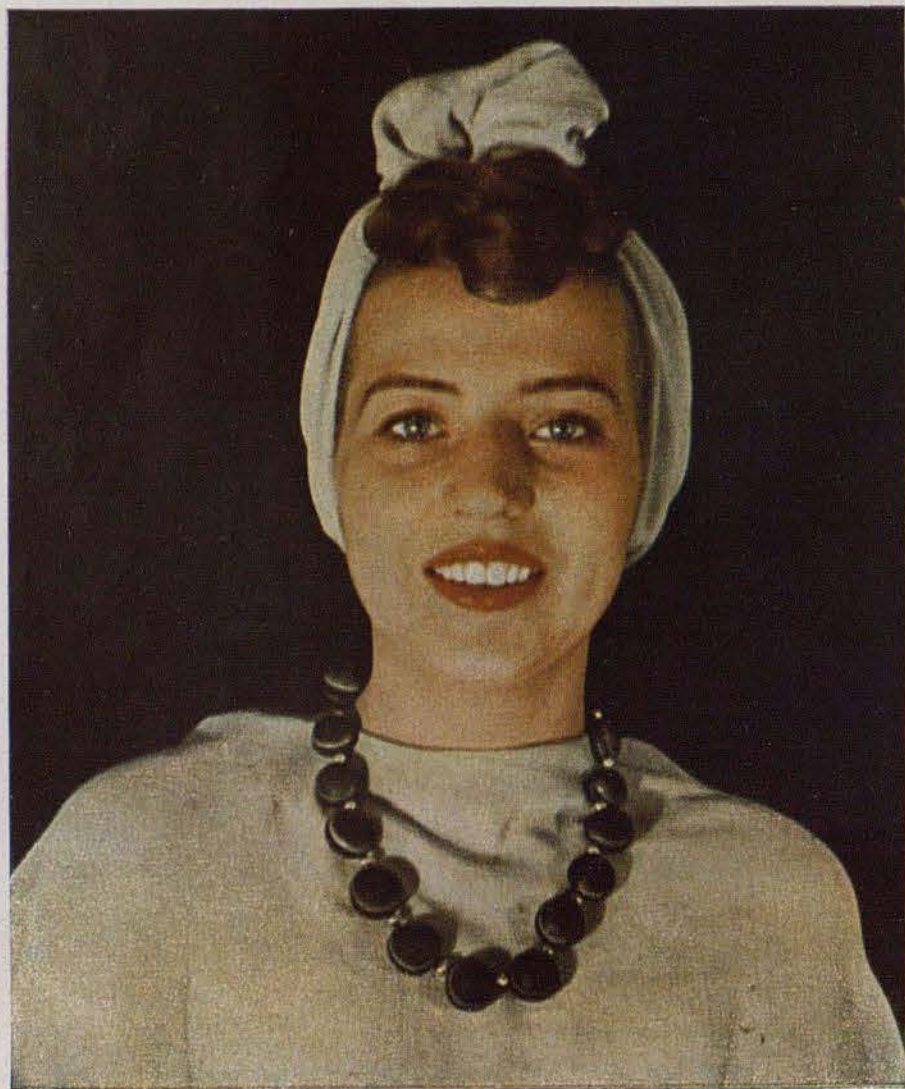


Une contrée, resplendissante de couleurs, offre, aux femmes du pays, des bijoux fantastiques: un serpent en perles de corail ouvragé ceint la gorge nue sur la robe du soir

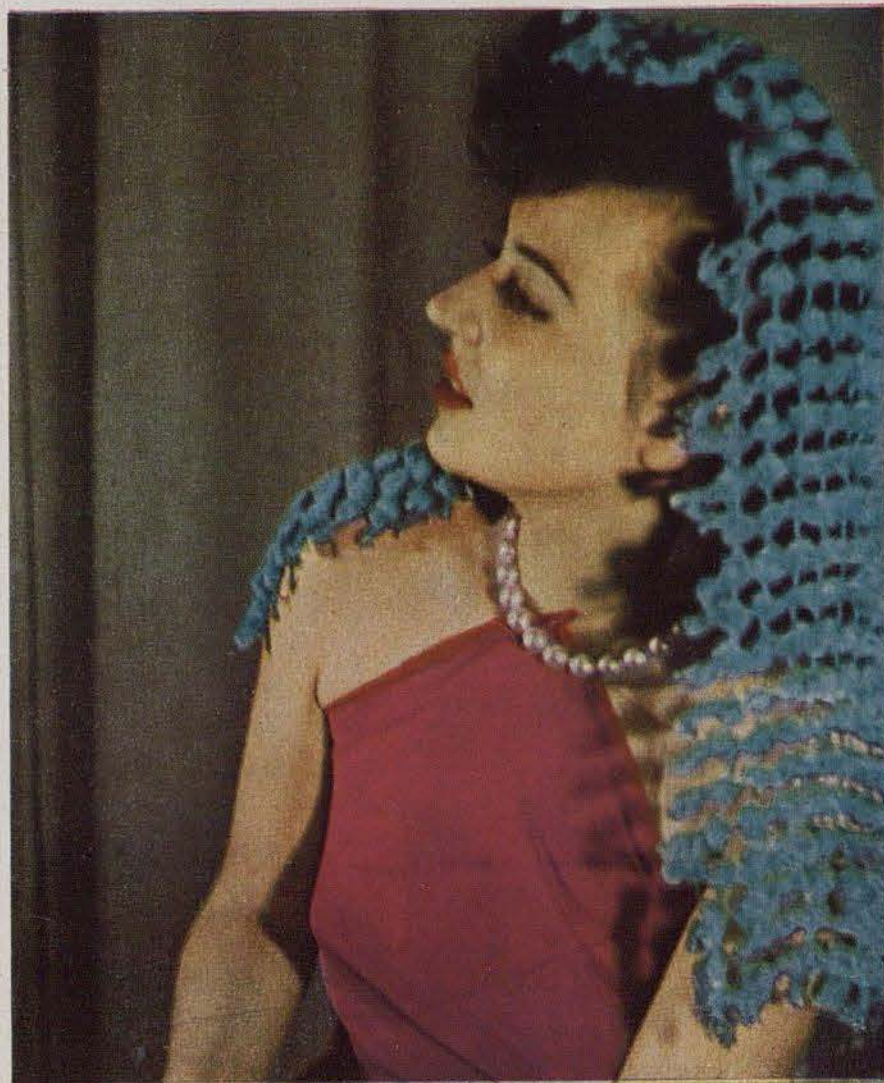
D'Amérique latine: La Dame aux quatre colliers



La nacre de la côte dorée du Mexique resplendit. Voici, en forme de dents de tigre, un collier travaillé à la main



Avec les fruits de la forêt vierge brésilienne, on peut créer un collier moderne où alternent chaînons d'or et de perles



Un ouvrage exécuté de la main des Indiens: un collier de pierres naturelles du Mexique, d'un effet très chic avec un foulard de couleur et un teint mat

Clichés: Edith Boeck



Un produit alimentaire et un dessert, en tout deux remèdes

Produits pharmaceutiques: du café et des pommes

Un Allemand, médecin
de campagne, a découvert
deux remèdes miraculeux

DANS le Sud-Ouest de l'Allemagne vit un médecin fameux. Il ne dirige pas de grande clinique, n'a ni élèves ni assistants. Il est resté le médecin de campagne tel que lui-même l'a décrit : « Hâlé par le soleil et le vent, chaussé de gros souliers, portant vêtement de solide étoffe, le regard franc, un homme d'action toujours prêt à donner de sa personne. » Ce médecin, c'est le Dr. August Heissler. Pour lui, rien ne vaut l'observation de la nature; c'est guidé par elle, se souciant peu des traditions médicales, qu'il prend ses mesures thérapeutiques.

Le Dr. Heissler est devenu célèbre par quelques procédés qui sont en train de conquérir le monde. Le hasard semble l'avoir mis sur la trace de ses découvertes. Ainsi, un jour, un chimiste de ses amis lui raconte qu'étant en Asie Mineure, et atteint d'une maladie ayant tous les caractères de la dysenterie, un cheikh l'avait guéri avec sept tasses de café auxquelles il ajoutait une ou deux petites cuillerées de poudre de café carbonisé. « Subitement, dit Heissler, j'entrevis la possibilité d'un nouveau remède. »

Il se mit tout de suite à l'œuvre. Le premier malade auquel il ordonna avec succès le nouveau remède était un homme qui avait subi une grave opération du rectum et auquel on avait fait prendre jusque-là de la poudre d'os calcinés. Le nouveau remède eut des effets bien supérieurs.

Le second cas traité par Heissler fut celui d'une malade qui souffrait d'une inflammation purulente des amygdales. Heissler tenta l'expérience suivante : il saupoudra de glucose l'une des amygdales et l'autre de poudre de café carbonisé. Le lendemain, l'amygdale traitée à la poudre de café carbonisé

était encore enflée, mais en bonne voie de guérison, l'état de l'autre ne s'était pas modifié et présentait toujours sa couche blanchâtre. Heissler se mit alors à traiter tous ses malades atteints d'inflammation chronique ou accidentelle de la gorge et des amygdales par le procédé qu'il avait découvert. Les résultats obtenus dépassèrent ceux que l'on obtient par toutes les autres méthodes. Non seulement l'inflammation, la suppuration disparaissaient, mais la fièvre cessait plus rapidement.

En cas de rhume de cerveau — l'auteur de ces lignes en a fait lui-même l'expérience — on prend deux prises par jour de poudre de café carbonisé et le rhume disparaît. Le remède s'applique évidemment avec succès dans tous les cas de maladies de l'intestin. Le professeur Payr, célèbre chirurgien de Leipzig, relate qu'il a obtenu des succès extraordinaires avec ce remède dans des cas graves de dysenterie et de crises biliaires. Le professeur Bier, lauréat national de médecine, confirme l'effet favorable du remède contre la parodontose. La poudre de café carbonisé a également de bons effets contre la migraine, les inaccoutumances gastriques, l'exanthème suintant. Un médecin de campagne nous a offert ce remède qui commence à conquérir le monde.

Le secret des propriétés curatives du café, depuis si longtemps connu comme excellent stimulant, est dû à l'heureuse et unique rencontre de qualités déterminées : effet désintoxicant du charbon, léger effet d'excitation exercé sur le système vasculaire, teneur en vitamine B, effet désinfectant des phénols.

Si l'on croit au hasard, il faut dire

que le Dr. Heissler, de Königsfeld, dans la Forêt-Noire, a vraiment été favorisé par la déesse Fortune.

Car, le fameux régime à base de pommes qui a sauvé la vie à des centaines, peut-être à des milliers de nourrissons, et en a guéri des dizaines de milliers d'autres, est encore dû à une découverte « fortuite » de Heissler.

A un jeune homme qui souffrait d'une affection des glandes, compliquée d'une légère fièvre permanente, Heissler ordonna de ne manger que des pommes pendant quatre semaines. Cela se passait il y a plus de dix ans, c'est-à-dire à une époque où l'on ne connaissait guère encore les cures de jeûne. Cette cure étrange guérit le malade et même sans qu'il perdît de son poids. L'intérêt de Heissler se trouva éveillé et, avec le flair du médecin de campagne, il se mit à la recherche de toutes sortes de vieilles recettes populaires. Les botanistes découvrirent dans la pomme une matière qui s'oppose au développement des microbes et qu'ils ont appelée blastocoline. Tout le secret de la cure de pommes s'explique sans doute par la présence de cette matière dans le fruit. Tous les médecins d'enfants connaissent aujourd'hui la cure Heissler-Moro qui permet de combattre la diarrhée aiguë de nourrissons, souvent mortelle. On s'est même mis à fabriquer un produit de pommes synthétique qui est toujours à la disposition des mères en cas de danger, même lorsqu'on n'a plus de pommes fraîches. La cure de pommes a été ordonnée également avec succès aux adultes et elle commence à être une des ressources thérapeutiques du médecin moderne, non seulement en Allemagne, mais dans le monde entier.



Dessins de Malachowski

Pendant quatre semaines, le malade ne s'est nourri que de pommes. Le résultat fut étonnant!

Roosevelt mène le tam-tam de guerre

la zone de combat. Ils sacrifiaient donc un bénéfice. En compensation, la Grande-Bretagne, retirant ses navires de commerce des lignes de l'Amérique du Sud, laissa dans cette région le trafic des Etats-Unis s'accroître sans concurrence. Mais cette dernière puissance voulait davantage encore ; aussi, les Américains vendent-ils aux Anglais. Ils vendent, sans risque, sans danger, car ce sont les cargos britanniques qui transportent les marchandises. Le Yankee livre, il attend que l'avenir paye.

Jongleur «and Company»

Le tout, c'est de faire naître, dans la masse américaine, cette volonté d'intervention qui intéresse particulièrement certains trusts. Roosevelt a innové la méthode du jeu de paume. Il lance la balle à ses amis qui jonglent en public jusqu'à ce que les spectateurs s'intéressent aux évolutions. C'est alors, et pas un instant plus tôt, que notre président reprend la balle à son tour, fait sa profession de foi, et salue, en qualité de meneur du jeu.

Il innova ce nouveau procédé en juin 1938, lorsque le sénateur Pittmann, président de la commission des affaires étrangères, demanda au Congrès la modification du Neutrality Act. Le public américain vit là les premiers accents du tam-tam de guerre, et il fut loin d'être satisfait. Roosevelt laissa donc s'éteindre brusquement ces sonorités déplaisantes. Il n'empêche qu'on avait battu le premier rassemblement des interventionnistes. Un an après, la psychose de guerre se manifesta à l'occasion des débats sur la loi de neutralité, à la Chambre des représentants et au Sénat. Ce qui, en 1938, n'était que l'opinion personnelle du sénateur Pittmann, s'avéra un an plus tard l'expression d'une opinion publique dont Roosevelt devenait l'exécuteur. Et la balle qu'il avait lancée lui revenait en main, parée du nom de volonté du peuple.

Voici quelque autre exemple, caractéristique lui aussi, de la méthode Roosevelt. A cette époque où il ne pouvait faire résonner que timidement le tam-tam de guerre, le président décida de prendre part aux manœuvres de la flotte américaine. Il fit donc annoncer des nouvelles alarmantes, «des nouvelles terrifiantes, venues d'Europe», et qui rendaient son voyage absolument indispensable. Ces fameuses nouvelles ne furent jamais précisées ; mais le peuple américain avait été alerté.

Mme Roosevelt, elle, fait appel au cœur sensible des femmes : elle parle au micro, elle prononce des discours, elle écrit dans les gazettes (son soi-disant journal paraît dans une douzaine de publications américaines) ; de toute son influence, elle fait sans cesse pression sur l'opinion publique.

Pathétique, elle déclare devant une assemblée d'étudiantes : «J'ai quatre fils ; deux d'entre eux servent dans la marine. Comme toute mère, je suis anxieuse à la pensée de les perdre ; mais il est certaines choses que je ne voudrais pas voir arriver, et pour lesquelles je les sacrifierais volontiers.» De quelles choses s'agit-il ? Stimson et Knox les énumèrent sans relâche. En collaborant avec certains sénateurs démocratiques, ils s'aventurent toujours quelques pas en avant de Roosevelt, donnant ainsi au président l'occasion de juger l'opinion publique et le forçant à prendre des mesures que le peuple semble exiger.

Plus royalistes que le roi

Son ancien concurrent aux élections présidentielles, Wendell Willkie, s'est aussi rangé dans le groupe de partisans auxquels Roosevelt lance ses balles. Chaque fois que la politique du président exige une intervention de l'opposition, Willkie fait son apparition. Il demande qu'on aille plus loin encore. Cette méthode politique se montra principalement efficace à l'occasion de l'occupation de l'Islande. Wendell Willkie ridiculisa cette mesure qui avait suscité tant d'émotion aux Etats-Unis. Il soutint que ces comportements, d'un caractère provisoire, ne constituaient pas un secours réel et efficace ; mais que l'Amérique devait exiger la cession de points d'appui au nord de l'Irlande et en Ecosse. Le résultat final lui donna raison. Le public américain avait facilement avalé la pilule.

Tous les partenaires de Roosevelt, dans le concert belliqueux, serinent sans se lasser le leitmotiv de la «défense contre les agresseurs» et prêchent la croisade contre les «dictateurs». Ils sèment une graine dangereuse qui se développera en hystérie guerrière. Avec méthode, ils haussent le ton. En mars 1939, dans le *New-York Times*, Stimson dénonçait encore les «nations rapaces» contre lesquelles les Etats-Unis défendront la cause de la démocratie, de l'humanité, de la justice. En juin 1941, M. Knox, ministre de la Marine, pouvait se vanter d'avoir amené le diapason de la propagande à la hauteur où elle s'élevait en 1917 ; il a introduit le fameux mot les «Huns» dans la discussion. A l'occasion d'un discours sur l'admission d'élèves américains aux cours d'enseignement aérien du Canada, il parle de la participation volontaire d'aviateurs des Etats-Unis dans la lutte pour «la liberté des hommes et la défense de la Grande-Bretagne contre les «Huns».

Une décision populaire qui demanderait trop de temps

La crainte de la politique d'intervention de Roosevelt et la supposition que, malgré la multiplicité des procédés, il n'arriverait pas, aux Etats-Unis, à développer jusqu'à l'enthousiasme la psychose de guerre, avaient décidé douze sénateurs à proposer, en 1939, une loi nécessitant une consultation populaire avant la déclaration de guerre à une puissance d'outre-mer. Le député Ludlow avait déposé un projet semblable au Congrès, quelques mois plus tôt. On ne fit aucun cas ni des uns ni de l'autre. En 1941, l'Institut Gallup a repris la question, et il a trouvé que 56 % des individus interrogés sur ce problème étaient partisans d'un plébiscite préalable à la déclaration ou à la conclusion d'une guerre.

Il est intéressant de connaître la réponse évasive de Roosevelt, qui se base sur deux points : «Il faut tout d'abord se mettre d'accord sur la signification du mot «guerre» et une décision populaire demanderait trop de temps.»

Franklin Delano Roosevelt faisait partie, de très bonne heure, du cercle qui se groupait autour du président de la Grande Guerre, W. Wilson. Il était, pendant le conflit, vice-secrétaire d'Etat à la Marine. Il sait parfaitement ce qu'on entend par les mots de «neutralité», «paix», et «liberté des peuples» que Wilson présentait avec tant de succès dans sa proclamation du 2 avril 1917. La phrase : «La neutralité n'est ni possible ni désirable du mo-



Ça ne fait rien !

Ce manteau en a vu bien d'autres ! Même de fortes averses ne pourront le déformer, car il a été

imperméabilisé à la Ramasite !

Le traitement à la Ramasite prolonge la durée de vos vêtements et vous permet de réaliser des économies, avantages qui, par ces temps-ci, sont doublement appréciables. Exigez donc toujours l'étiquette «Ramasite» : Imperméable à l'eau — Perméable à l'air.



ment où il s'agit de la paix du monde et de la liberté des nations » n'avait pas, à l'époque, manqué d'effet. Roosevelt a perfectionné les méthodes de son maître et il les a mises au point pour atteindre le même but.

On peut mesurer les résultats de l'influence d'un discours de Roosevelt, qui n'est que le plus puissant de ses moyens de propagande, en considérant les conclusions d'un sondage de l'Institut Gallup, consécutif à la « causerie au coin de feu », de janvier 1941. Les statistiques donnent les résultats suivants :

Prêts à un secours sans conditions à l'Angleterre :

1) ayant écouté le discours de Roosevelt = 71 % des interviewés,

2) ne l'ayant pas écouté = 59 %.

Tous ces gens-là sont convaincus que l'Amérique est en danger, car il n'y a que 6.000 kilomètres pour séparer les côtes des deux continents. 6.000 kilomètres ne constitueraient pas un obstacle à une agression de l'Europe. Mais pourquoi diable les commentateurs américains disent-ils que la Manche, large d'à peu près 40 kilomètres, protège l'Angleterre contre l'invasion allemande !

Le camouflage par les slogans, le développement des thèses favorites de la propagande, le colportage de nouvelles tendancieuses font que les citoyens américains se laissent de plus en plus prendre aux paradoxes et n'aperçoivent pas ce qu'il y a derrière : le secours sans conditions à l'Angleterre et l'espoir d'une intervention.

Les attaques de la propagande Roosevelt et consorts ont orienté dans le chemin qu'ils désiraient l'opinion américaine. En six mois, toujours d'après les recherches de l'Institut Gallup, de juin 1940 à la fin de la même année, le chiffre des partisans du secours sans conditions à la Grande-Bretagne, a

presque doublé. De 36 % en juin, il passe en septembre à 52 %, pour atteindre 68 % finalement.

Ce que pense l'Américain moyen

On comprend parfaitement que les statistiques Gallup ne reflètent pas totalement l'opinion ; leurs questionnaires s'adressent à un cercle de gens qui, du seul fait qu'on les approche, sont déjà décidés pour un parti. La grande masse n'est ni « pour » ni « contre ». Elle s'égare dans le labyrinthe de la propagande ! elle ne sait pas quel parti prendre devant les slogans. L'Europe est loin, en somme ; et l'on ne connaît rien de la manière de vivre du vieux continent. L'Américain moyen ne s'y intéresse du reste pas. Pourtant, il est bien obligé d'entendre le tam-tam du clan Roosevelt ; mais la masse, dont la façon de voir découle d'une doctrine de Monroe simplifiée, fait « non » de la tête. Les hommes ne marchent pas. Ils s'occupent de leurs familles, de leur sport. La politique, cela regarde la Maison Blanche. Ils éprouvent un sentiment mal défini d'antipathie pour la cinquième colonne, dont on leur narre chaque jour les soi-disant méfaits ; ils sont, contre les attaques brutales sur l'Angleterre qu'on leur a indiquée comme alliée, à l'avant-garde de la culture américaine. Ils sont la grande masse des passifs, susceptibles toutefois d'être brusquement frappés de la psychose de guerre dont sont déjà saisis les propagandistes.

Diriger la majorité par la minorité. — la méthode a sans doute surpris Roosevelt lui-même à la suite de l'occupation de l'Islande, — c'est remettre le sort d'une nation aux mains d'un seul homme.

Et cela, c'est le but de Roosevelt. Il veut la participation à la guerre pour demain, sinon pour aujourd'hui.

Horst Claus

Suite de la page 18

Le secret du vainqueur, c'est son âme

chef de section, chaque chef de groupe doit pouvoir également remplacer le chef de peloton. Chaque section apprend, en petit, ce que l'armée doit réaliser en grand, à savoir : qu'il faut en tout cas passer à l'offensive, épier l'ennemi, le contraindre à la lutte, l'encercler si besoin et l'anéantir. Avec ce genre d'enseignement s'effacent les limites entre le soldat, le sous-officier et l'officier. Chaque Allemand digne d'entrer dans l'armée, sain de corps et d'esprit et sans antécédents judiciaires, a évidemment les qualités requises pour devenir officier.

« La machine de guerre allemande »

Après avoir considéré la plus petite unité militaire allemande, la section, le groupe, la pensée se tourne vers le panorama de la guerre actuelle. Fidèle à la tradition classique de la Prusse et de l'Allemagne, dont l'idéal est la guerre de mouvement en vue d'anéantir l'ennemi, l'armée allemande a vaincu en deux années une série d'ennemis dont beaucoup passaient pour invincibles. Chacun de ces adversaires était doté de l'armement technique le plus moderne. Un grand nombre d'entre eux avaient non seulement des chars de combat, des voitures blindées, des avions des plus modernes, mais des troupes de parachutistes et des chars amphibies. Le soldat allemand a réduit dans ces combats des fortifications que leurs constructeurs avaient cru plus solides que les murs de Jéricho. A Narvik, par exemple, des formations allemandes relativement faibles ont non seulement tenu tête à l'ennemi, mais l'ont battu.

Toutes ces victoires sont caracté-

sées par l'absence totale de passion. Le soldat allemand n'a jamais montré ni rage ni haine contre l'adversaire. Il a lutté contre ses ennemis avec la même calme de l'âme, la même précision dans la réflexion qui ont fait donner à l'armée allemande par ses adversaires le nom de « machine de guerre ». L'armée allemande y voit un titre honorifique, bien qu'elle sache que ce n'était pas là l'intention de ses adversaires. On entendait rabaisser l'esprit qui mène à la victoire en comparant à une machine l'instrument de l'anéantissement. Cette machine n'est qu'un moyen auxiliaire dont se sert l'homme, mais ce n'est pas l'homme lui-même. L'homme, il est là, avec sa faculté de souffrir, de penser et d'agir encore quand l'animal s'abandonne, et c'est lui qui triomphe sur le champ de bataille. La volonté et l'intelligence, l'âme et le cerveau sont les ressorts de l'art de la guerre. Où trouverait-on chez une machine des qualités morales ?

Et si l'on s'en tient à ce titre, qu'est-ce que l'adversaire de l'Allemagne, l'Angleterre, peut opposer à cette machine ? Les artifices vieillots d'une « stratégie dilatoire », d'une politique d'extension de la guerre, la recherche de nouveaux théâtres de guerre ! Cet art est aussi vieux que le monde, mais il n'avait chance de succès que s'il était employé contre un adversaire coupé de toutes les ressources de son pays, comme ce fut le cas de Rome quand Annibal luttait sur le sol étranger. L'Angleterre ne devrait pas oublier cet enseignement de l'histoire. L'Allemagne n'est pas Annibal, le peuple allemand combat en Europe et pour l'Europe.

Jod-Kaliklora

le dentifrice recommandé par le corps médical



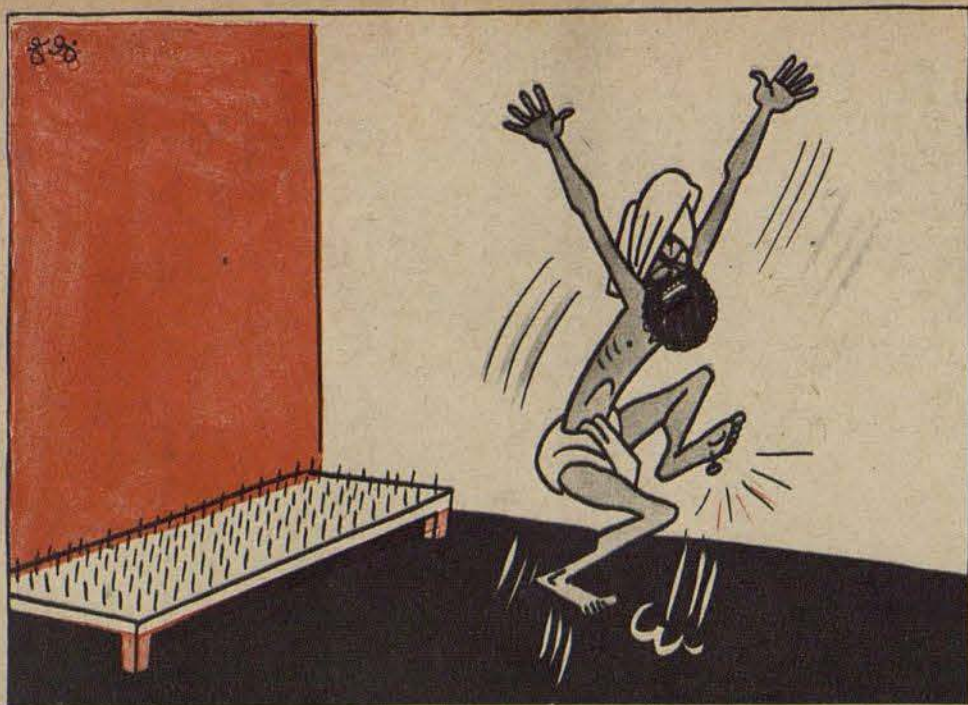
contient 0,0075 % d'iode organique dont 0,035 milligrammes environ, résorbés par les gencives, gagnent l'intérieur de l'organisme.

Jod-Kaliklora est un dentifrice de qualité incomparable et qui mousse agréablement. Son arôme rafraîchissant est inégalable. Il a été scientifiquement démontré que l'iode qu'il contient suffit à une désinfection durable de la cavité buccale. **Jod-Kaliklora** prévient toutes les affections des dents et de la gencive et notamment la paradentose, redoutée de tous. Il est exempt de chlorate de potasse.

Mieux encore : **Jod-Kaliklora** est reconnu par la Faculté comme un des plus sûrs agents prophylactiques contre les rhumes, les troubles de l'âge (artériosclérose). C'est par excellence le stimulant des fonctions organiques.

Tous renseignements complémentaires adressés sur demande par les Laboratoires scientifiques des Usines chimiques

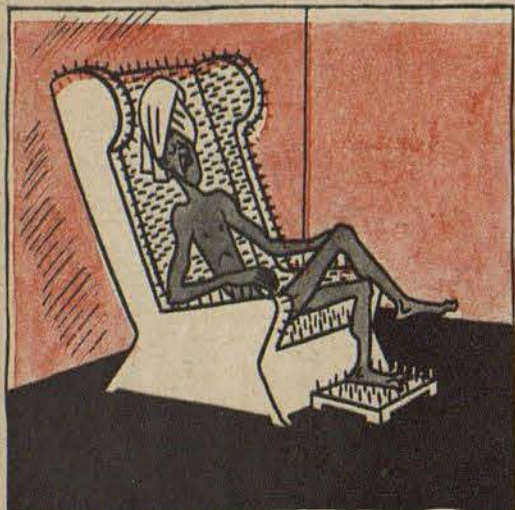
Queisser & Co., K.G., Hamburg 19



Aïe!... Quel est l'idiot qui a bien pu laisser traîner une semence au pied de mon lit!...



La couturière
qui a épousé un fakir



Le fakir
devenu millionnaire



Amenez-vous, les enfants; on va lui
en faire voir, à ce vieux farceur!

Ça vous plairait d'être fakir?

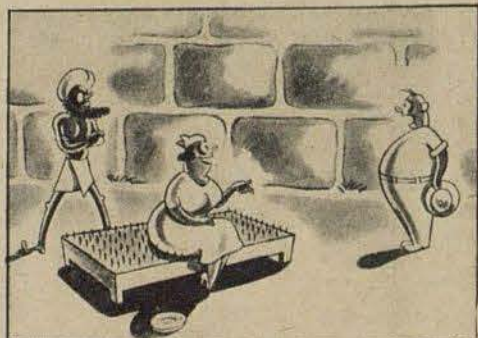
Vous avez raison... C'est une originalité parfaitement grotesque, et la seule pointe qu'on doive considérer avec quelque intérêt, dans toute l'histoire, c'est la pointe d'ironie qu'elle suscite. Rien ne vous empêche d'imaginer notre fakir soignant son angine d'un bon gargarisme de punaises à dessin; à moins que vous ne soyez tout à fait sceptique. Alors, dans ce cas, représentez-vous notre bonhomme hurlant de douleur parce qu'un tout petit clou de rien saille dans sa sandale, et courant en boitant chez le cordonnier du coin pour remédier au désastre.

Supposons un seul instant que son exemple se répande à travers le monde. On y trouverait peut-être certains avantages. En premier lieu, l'industrie de l'acier y verrait d'importants débouchés, chacun de nous remplaçant son soyeux pyjama à ramages par quelque bonne armure du quinzième siècle. Ce serait une mode peu banale et infiniment pratique. La chemise de nuit, honnie de toutes les dames, disparaîtrait à jamais. Et les sentimentales seraient à leur affaire; un véritable chevalier armé de pied en cap, quelle aubaine! Sans doute, il y aurait quelques inconvénients: ainsi le tintamarre que ferait le dormeur en se retournant dans sa carapace de fer sur son lit d'acier. Pour pallier cela, il faudrait peut-être attendre des siècles l'astucieux inventeur qui modifierait tout le système en retournant la planche, les pointes en bas. En réalité, ainsi déguisée, la triste humanité connaîtrait des jours sombres, des nuits de cauchemar. Mais les fakirs, eux, n'en souffriraient sans doute pas. Ils sont invulnérables à toutes les saillies, à toutes les pointes, même celles des clous.

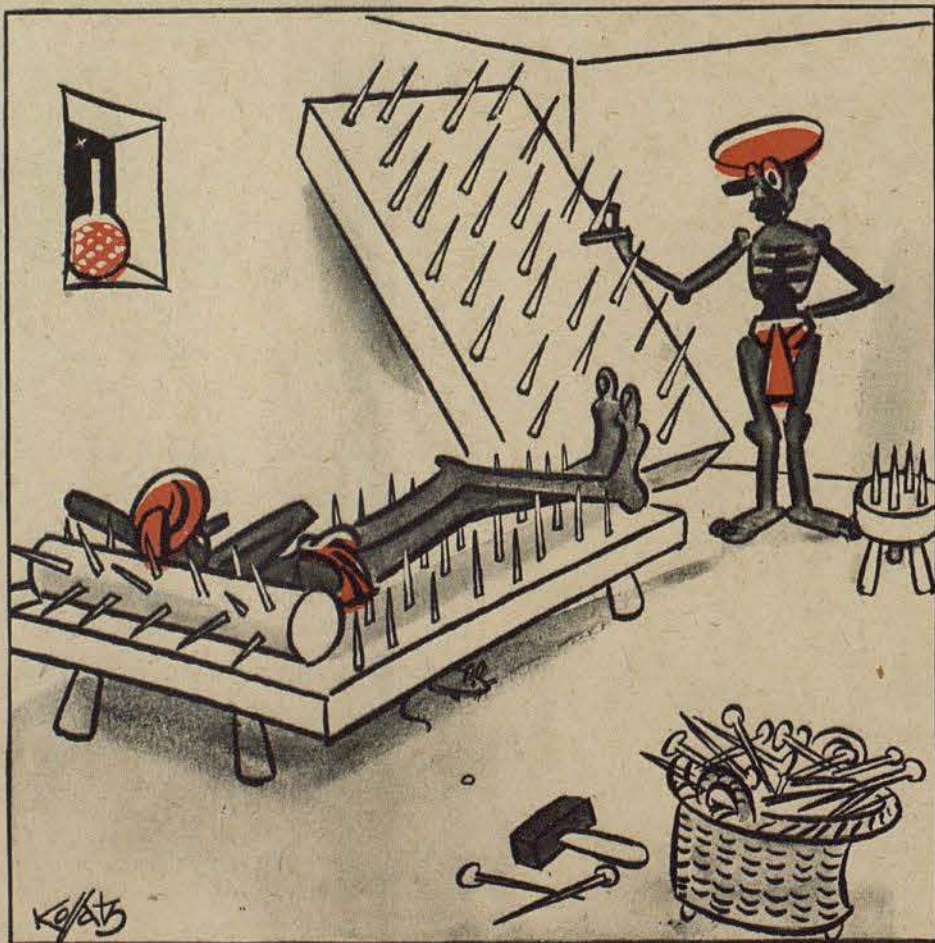
A. S.



Ah, voilà! Il y manque
un clou. C'est pour cela
que j'ai si mal dormi,
ces dernières nuits!



Essayez ce truc-là, Paul.
C'est assez amusant!



La fraîcheur de la nuit commence à tomber. Prends
l'autre couverture; sinon tu vas t'enrhumer.

De tout, un peu...

L'heure du casse-croûte

Un homme-sandwich se promenait dans une rue de New-York. Il faisait de la publicité pour l'élection de Wendell Willkie, mais le panneau qu'il trimballait était tourné le haut en bas.

— Dis donc, bonhomme, lui cria un passant, tu n'as pas vu que ta pancarte est à l'envers ?

— Certainement, répondit l'homme-sandwich, en mordant tranquillement dans un quignon de pain fourré de lard ; mais, à présent, c'est l'heure du casse-croûte, je ne travaille pas.

Le peuple américain se repose

C'était à Washington, au cours d'une séance de nuit, au Sénat. Un membre de l'opposition, un sénateur du Middle West, terminait une longue accusation contre le gouvernement et il prononça ces mots pathétiques : « Maintenant, je m'adresse au peuple américain. » Le président tira sa montre et, flegmatiquement, lui dit : « Mais, sénateur, il est trois heures du matin ; le peuple américain se repose. »

La juste place

Catherine II avait un sens prononcé de ce qui était juste. Au cours d'une fête au Palais, elle remarqua qu'une bande de courtisans avaient relégué au dernier plan un de ses plus vaillants généraux. Elle s'approcha du soldat et lui dit, à haute voix : « Comte Alexandre Nicolaievitch, votre place est ici, tout comme à la bataille, en première ligne ! »

Logique royale

Frédéric le Grand recevait chaque jour la visite de son médecin, avec lequel il aimait s'entretenir. Un matin, le médecin ne fut pas admis à le voir.

— Sire, demanda le chambellan de service, le médecin veut savoir pourquoi il ne peut vous voir aujourd'hui.

— Je ne me sens pas bien, répondit le roi.

Libre décision

L'auteur dramatique français de Porto-Riche trouva un jour la grande tragédienne Eleonora Duse dans un attirail qui l'enlaidissait singulièrement. Il ne put cacher sa surprise. La Duse ôta alors ses lunettes, leva la tête, ses traits changèrent subitement et elle dit en souriant :

— Cher ami, je suis belle quand je veux.

Payez, sinon vous chanterez !

Au cours de sa jeunesse, Goya fit un beau jour le portrait d'un gros bourgeois de Salamanque. Il avait été convenu que l'artiste exécuterait un beau travail, mais que de beaux honoraires en seraient le fruit. La ressemblance du portrait était frappante, mais le riche modèle refusa d'en payer le prix, supposant que le peintre, ne pouvant rien faire d'un tel tableau, serait ravi d'en accepter n'importe quelle somme.

— Cela va bien, dit Goya.

Il partit, sa peinture sous le bras. Puis il la fit encadrer et la suspendit à sa fenêtre avec l'inscription suivante : « Je suis ici, parce que je n'ai pas le sou. »

Le lendemain, le portrait était payé.

L'orgueil de la famille

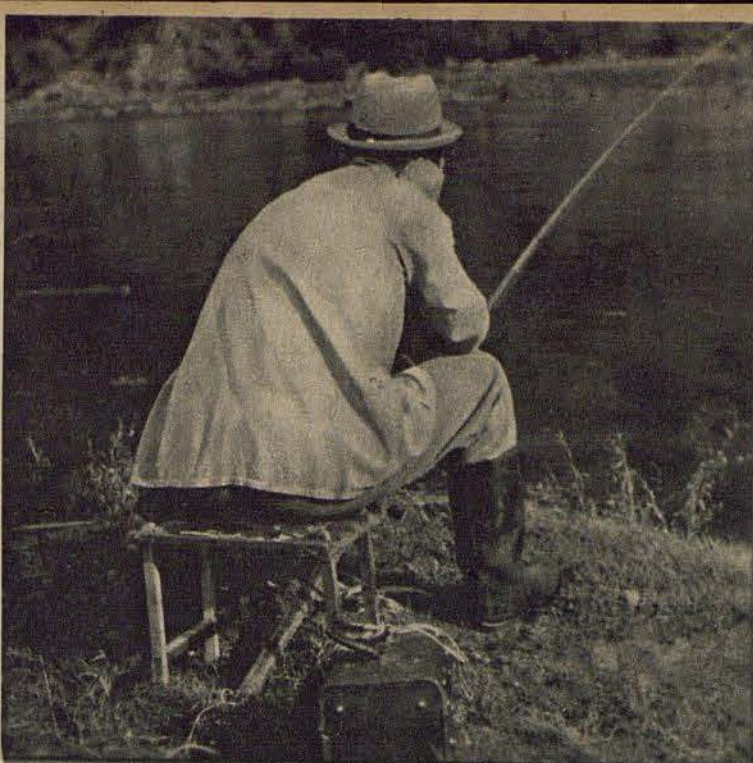
Dans un village des Balkans, un paysan se plaignait à son voisin :

— Ton coquin de fils m'a jeté des pierres quand je traversais la rue.

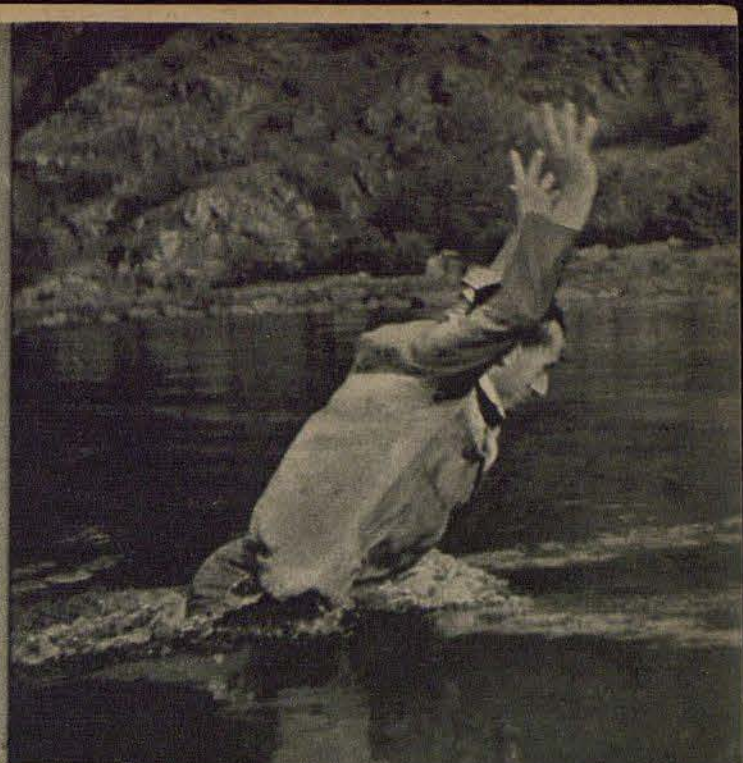
— T'a-t-il atteint ?

— Dieu merci, non.

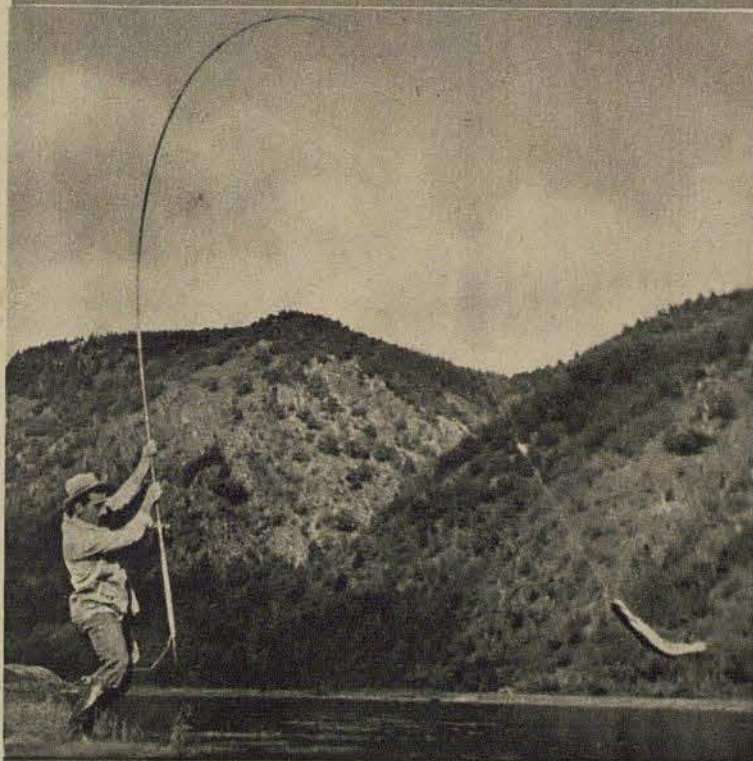
— Alors, ce n'était pas mon fils. Le ciel me préserve de descendants qui jettent des pierres sans rien atteindre.



1. — Tranquille et patient, un pêcheur à la ligne attend... les heures passent ; rien ne mord. Mais tout à coup...



4. — ... plonge pour ressaisir sa proie. Chose incroyable, et qu'on prendrait pour une histoire invraisemblable contée par le héros...



2. — ... le bouchon remue, et disparaît. L'heureux pêcheur sort de l'eau un beau poisson aux écailles d'argent...



5. — ... il se jette avec la rapidité de l'éclair sur le tuyard et, avec l'agilité d'un Indien, met la main dessus...



3. — ... malheureusement la ligne casse. En poussant un cri d'effroi, le pêcheur laisse tomber sa canne à pêche et...



6. — ... puis l'élève triomphalement dans son poing. Par un merveilleux et bienheureux hasard, un ami avait photographié l'étrange événement. Photos S.Stoche-Dillan

Une histoire de pêche... contée par l'objectif

Les Romaines étudient l'art classique de la danse

La célèbre prima ballerina la Russkaïa vient d'ouvrir une école de chorégraphie, l'unique académie nationale italienne de danse. On s'y charge de l'éducation des jeunes artistes et du corps de ballet



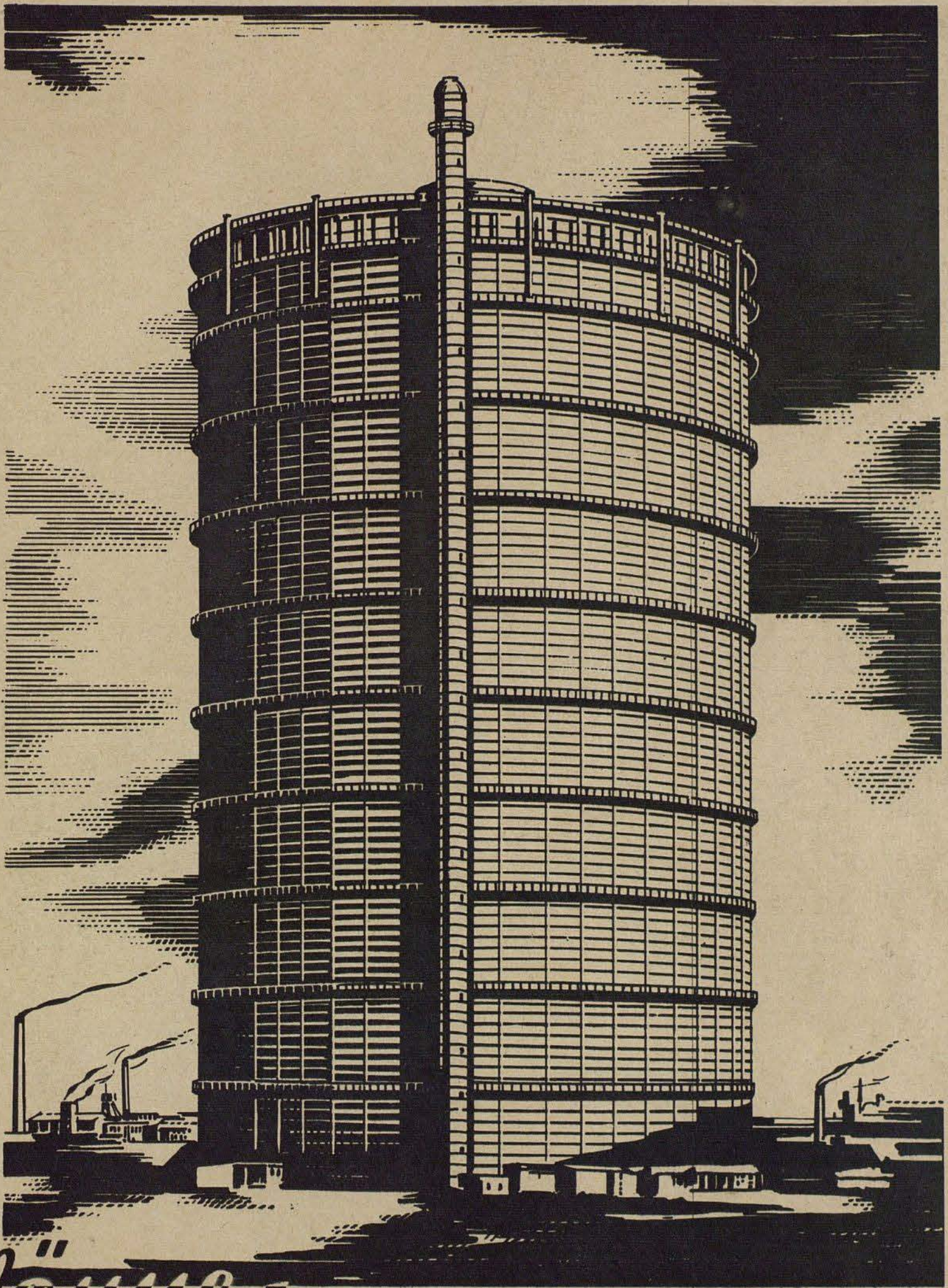
Un «pont» exécuté lentement. C'est un exercice exigeant des muscles robustes et une maîtrise absolue du corps. Les élèves sont âgées au minimum de dix ans. La durée des études est fixée à huit longues années



La danse classique exige la jeunesse et le charme. Gracieuses l'attention soutenue, les jeunes filles font des «pointes»; chaque pas, chaque geste sont bien des lois étudiés. Mise à part la chorégraphie, l'école s'occupe d'art, de littérature et de musique. On y étudie, en outre, l'histoire de la danse et des costumes. Après examen, un diplôme couronne la fin des études

Cliché:
Basilus (Mauritius)

Un Botticelli : la Danse. L'heure des exercices, sur le toit de l'académie, révèle les danses classiques dans toute leur beauté. La directrice de l'académie romaine est la danseuse étoile italienne Giulina Penzi



Klönne



Gazomètres secs dans toutes les parties du monde,
entre autres le plus grand et le plus petit.

AUG. KLÖNNE-DORTMUND

Signal



J'ai entendu, à Smolensk

Dans ce numéro, Hanna
Hubmann, correspondant
de guerre de "Signal", fait part
des entretiens qu'il a eus, à
Smolensk, en ville et aux alen-
tours, avec des ouvriers, des
paysans, des étudiants,
des spécialistes